RIMRAP COPCO

iram

Ministère de l'Elevage

Partenariat Union européenne - Mauritanie

RAPPORT DE MISSION

La place des femmes dans l'élevage transhumant

Charlotte Secco

Janvier 2023

• **iram Paris** (siège social)

49, rue de la Glacière 75013 Paris France

Tél. : 33 (0)1 44 08 67 67 • Fax : 33 (0)1 43 31 66 31

iram@iram-fr.org • www.iram-fr.org

• **iram Montpellier**

Parc scientifique Agropolis Bâtiment 3 •

34980 Montferrier sur Lez France

Tél. : 33 (0)4 99 23 24 67 • Fax : 33 (0)4 99 23 24 68

Sommaire

SOMMAIRE 3

TABLE DES ILLUSTRATIONS 5

1. INTRODUCTION 6

1.1. Contexte et définitions 6
1.1.1. RIMRAP COPCO 6
1.1.2. L'élevage en Mauritanie 6
1.1.3. Les femmes dans le secteur de l'élevage 7

1.2. Termes de référence 8
1.2.1. Justification de l'étude 8
1.2.2. Objectifs 8
1.2.3. Méthodologie 9

1.3. Déroulement de la mission 10
1.3.1. Equipe 10
1.3.2. Localités visitées 10
1.3.3. Limites 14

2. L'EVOLUTION DU ROLE DES FEMMES DANS LA TRANSHUMANCE 16

2.1. La vie des femmes en transhumance 16
2.1.1. Activités et condition de vie pendant la transhumance 16
2.1.2. Les facteurs de la fin de la mobilité familiale 19

2.2. Les conséquences de la fin de la mobilité familiale pour les femmes 22
2.2.1. Un quotidien similaire 22
2.2.2. L'évolution des savoir-faire 24

2.3. Quel désir pour le futur ? 28
2.3.1. L'attachement à la transhumance 28
2.3.2. La nostalgie d'un temps révolu 28
2.3.3. Les perspectives pour les générations futures 29

3. LE RECIT DES FEMMES 30

3.1. Les femmes du village peulh **30**
3.1.1. Portrait de la femme d'un chef de village : Maryam 30
3.1.2. Portrait d'une femme d'éleveur transhumant : Aminata 32
3.2. Les femmes du village harratin **33**
3.2.1. Portrait d'une femme et d'une mère de bergers : Koria 33
3.2.2. Portrait d'une femme de berger : Metou 35
3.3. Les femmes du village Beïdane **36**
3.3.1. Récit croisé mère-fille : Wada et Aminata 36
3.3.2. Portrait d'une femme affranchie : Nina 38

4. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES 40
4.1. Principaux résultats **40**
4.2. Des opportunités à développer **41**
4.3. Recommandations **42**

ANNEXES 45

BIBLIOGRAPHIE 45

GRILLE D'ENTRETIEN 46

RECITS DES FEMMES (SUITE) 49

PHOTOS ARTISANATS 55

Table des illustrations

FIGURE 1 - ITINERAIRE DE LA MISSION 10

FIGURE 2 - PHOTO DU VILLAGE KRISS EL ABRI PRISE PAR YOUNESS DOWGI AU DRONE LE 30 NOVEMBRE 2022 11

FIGURE 3 PHOTO PRISE PAR YOUNES DOWGI DANS LES CHAMPS DU VILLAGE DE TREDE LE 25 NOVEMBRE 2022 12

FIGURE 4 - PHOTO PRISE PAR YOUNESS DOWGI PAR DRONE DANS LES CHAMPS DE TREDE, CE QUI A PERMIS DE CHASSER LES OISEAUX LE 25 NOVEMBRE 2022 13

FIGURE 5 - PHOTO PRISE PAR YOUNESS DOWGI A NOUAL LE 28 NOVEMBRE 2022 13

FIGURE 6 - VILLAGE PEULH DE KRISS EL ARBI, PHOTO PRISE LE 23 NOVEMBRE 2022 20

FIGURE 7 - SIRRA, EN TRAIN DE CONSTRUIRE SA MAISON LE 22 NOVEMBRE 2022 25

FIGURE 8 - SIRRA DEVANT LA CASE TERMINEE LE 30 NOVEMBRE 2022 26

FIGURE 9 - 3 FEMMES POSANT AVEC DES OBJETS DU QUOTIDIEN FAITS MAIN A KRISS EL ARBI LE 30 NOVEMBRE 2022 27

FIGURE 10 - DECORATIONS MURALES "MODERNES" ET "ANCIENNES" DANS UNE CASE DU VILLAGE KRISS EL ARBI 27

FIGURE 11 - ANCIEN FOUET A LAIT, N'EST PLUS UTILISE DE NOS JOURS 55

FIGURE 12 - TISSAGE D'UN COUVERCLE A CALEBASSE EN COURS 55

FIGURE 13 - OBJETS DU QUOTIDIEN EN CALEBASSE ET BOIS 56

FIGURE 14 - CALEBASSE TRANSFORMEE PARLES FEMMES 56

TABLEAU 1 - PROFIL DES FEMMES RENCONTREES 15

TABLEAU 2 - RESUME DES OBJECTIFS ET DES RESULTATS DE L'ETUDE 43

TABLEAU 3 - RESUME DES RECOMMANDATIONS ISSUES DE LA RESTITUTION DU 24 JANVIER 2023 44

1. Introduction

1.1. Contexte et définitions

1.1.1. RIMRAP COPCO

Le programme de Renforcement Institutionnel en Mauritanie pour la Résilience agropastorale (RIMRAP), financé par l'Union Européenne entre 2016 et 2020 en Mauritanie s'est vu prolongé de 2020 à 2023 dans le contexte de la réponse au Covid avec le programme RIMRAP COPCO (covid – post covid). L'équipe du programme a mis en œuvre des actions d'urgence (transfert monétaire et intrants bétail), de post-urgence (reconstitution des moyens d'existence) et de renforcement institutionnel en faveur des acteurs du monde rural, en particulier les agents du Ministère du Développement Rural et les ménages agro-pastoraux vulnérables (formations, renforcement de capacité). L'objectif est de réduire la vulnérabilité agricole et pastorale, d'accroître les capacités d'agir des populations ainsi que d'améliorer l'accès et l'utilisation des ressources.

1.1.2. L'élevage en Mauritanie

L'élevage constitue la première activité du secteur rural mauritanien, et correspond à 20% du PIB[1]. Ce secteur se compose de douze modèles représentatifs répartis en six catégories : (i) systèmes pastoraux nomades ; (ii) systèmes pastoraux transhumants ; (iii) systèmes sédentaires associés à l'agriculture ; (iv) systèmes extensifs urbains ; (v) système semi-intensif, (vi) système intensif[2]. Cette présente étude s'intéressera aux deux premières catégories associées à la transhumance en allant à la rencontre de propriétaires de bétail mais également à la rencontre de bergers.

L'élevage se pratique donc sous forme plurielle et fait face à de nombreux changements. On assiste d'une part à une baisse de la population rurale et à un fort exode rural masculin[3]. D'autre part, l'écosystème mauritanien est fortement impacté par le dérèglement climatique, le Sahel étant l'une des régions du monde les plus impactées par le dérèglement climatique[4]. La baisse des nappes phréatiques en est l'une des conséquences les plus graves. Les points d'eau

[1] FAO, *Évaluation genre des secteurs de l'agriculture et du développement rural*.

[2] RIMRAP, 2018. « Analyse des déterminants de la vulnérabilité des systèmes pastoraux et leur implication sur les ménages pastoraux et le travail des enfants dans l'Assaba, le Guidimakha, le Hodj El Chargui et le Hodh El Gharbi ».

[3] FAO, 2021. *Évaluation genre des secteurs de l'agriculture et du développement rural*.

[4] Ministère de l'environnement et du développement durable, 2019. *Alliance mauritanienne Mondiale contre le Changement Climatique – Phase 2*

disparaissent ce qui modifie les circuits de transhumance. La hausse de l'insécurité dans la région impacte également le tracé des parcours de mobilité pastorale.

Le secteur de l'élevage est un élément très important de la sécurité alimentaire des ménages, qu'il soit pratiqué à grande ou à petite échelle. En effet, avoir du bétail sert à l'autoconsommation (viande et produits d'origine animale) et constitue également un capital financier (et symbolique selon les groupes ethniques).

1.1.3. Les femmes dans le secteur de l'élevage

Les femmes représentent une partie importante de la main d'œuvre dans l'élevage. Les principales activités dont elles ont la charge sont l'alimentation et l'abreuvement du cheptel et le soin des animaux, l'entretien des étables, la traite des petits ruminants (et des bovins selon les ethnies) ainsi que la transformation des produits tirés de l'élevage (lait caillé, beurre, tannerie). Elles peuvent également participer à la commercialisation de ces produits[5]. Les femmes ont également la capacité de gérer les activités des hommes qui peuvent s'absenter pendant plusieurs mois au rythme des migrations saisonnières. Il faut souligner que ces activités s'ajoutent aux tâches ménagères (préparation des repas, soin des enfants, main d'œuvre agricole…). Du fait de l'exode rural masculin, les femmes représentent une part toujours plus importante de la population rurale (54%)[6].

Les femmes jouent également un rôle important dans la transhumance. Traditionnellement, ce sont elles qui s'occupent de l'habitat (confection et montage de la tente chez les maures[7]) et de l'alimentation de la famille. Elles sont également en charge des petits ruminants et de la prise en charge des animaux malades. Cependant, tous ces rôles tendant à évoluer au fur et à mesure de la baisse de la mobilité familiale.

En effet, si les hommes continuent de migrer, la mobilité des femmes rurales est plus faible et les familles partent de moins en moins en transhumance. En l'absence des hommes, elles doivent s'occuper de leur famille pendant des périodes difficiles, notamment les soudures qui tendent à s'étendre. Selon le rapport d'Oxfam, « plus la période de soudure est longue, plus la responsabilité des femmes est importante »[8].

---

[5] Ministère des affaires sociales, de l'enfance et de la famille, 2008. « Plan D'action National Pour La Femme Rurale ».

[6] FAO, 2021. *Évaluation genre des secteurs de l'agriculture et du développement rural*.

[7] Boulay, « Organisation des opérations techniques féminines de fabrication de la tente dans la société maure (Mauritanie) ».

[8] Oxfam, « Crise alimentaire, genre et résilience au Sahel : Enseignements tirés de la crise de 2012 au Burkina Faso, Mali et Niger ».

1.2. Termes de référence

1.2.1. Justification de l'étude

Malgré ces différents constats, le rôle des femmes dans l'élevage et la transhumance est rarement reconnu. Si la situation des femmes en milieu urbain tend à s'améliorer, les femmes en milieu rural souffrent encore d'une certaine marginalisation qui se manifeste par un faible accès aux ressources foncières, financières et sociales[9]. C'est dans le souci d'une meilleure compréhension de leurs rôles et de leurs évolutions que s'est déroulée cette étude.

1.2.2. Objectifs

a. Objectif général

L'objectif de cette étude est de mettre en lumière le rôle des femmes dans la transhumance, les mécanismes et stratégies derrière la baisse de la mobilité familiale ainsi que les défis et enjeux spécifiques auxquels elles sont confrontées. En s'intéressant à la place et au point de vue des femmes, cette étude doit permettre d'élargir les réflexions autour des priorités de renforcement de la résilience des systèmes pastoraux et de mieux prendre en compte les besoins de l'ensemble de la population vivant du pastoralisme.

b. Objectifs spécifiques

Ainsi, cette étude vise à **mettre en lumière le rôle des femmes tout le long du processus de la transhumance**, soit en amont, pendant et en aval. Il s'agit d'identifier les tâches auxquelles elles participent et comment celles-ci ont évolué à travers le temps.

Le deuxième objectif spécifique est **d'identifier les dynamiques et les stratégies familiales derrière les transformations de la pratique de la transhumance**. L'étude questionnera les raisons pour lesquelles les familles ne se déplacent plus, quelles sont les conséquences de la baisse de la mobilité sur les activités des ménages pastoraux, sur les savoir-faire des membres et quels sont les enjeux autour de la transmission dans ce nouveau paradigme pour la préservation du pastoralisme.

Enfin, il s'agit d'identifier les **problématiques que rencontrent les femmes dans le milieu transhumant**, notamment dans l'accès aux soins et à l'éducation ; mais également **les opportunités que cette sédentarisation encore nouvelle permet**.

[9] FAO, *Évaluation genre des secteurs de l'agriculture et du développement rural*.

1.2.3. Méthodologie

a. Préparation

En amont de la mission, une revue documentaire a été réalisée afin d'avoir une vision globale de la situation des femmes dans le milieu pastoral. Cette prise de connaissance de la littérature disponible a porté sur des sujets ayant traits aux questions du genre, du pastoralisme et des programmes et projets sur ces deux thématiques, notamment réalisés dans le cadre du RIMRAP. Une bibliographie est disponible en annexe.

Plusieurs réunions de cadrage ont eu lieu avec l'équipe mauritanienne et l'experte genre mobilisée sur cette étude. Ces échanges ont permis de délimiter le sujet, identifier les localités à visiter et construire le guide d'entretien (disponible en annexe).

b. Enquête de terrain

La mission s'est déroulée dans les wilayas Hodh El Charghi et Hodh El Garbi, dans trois villages : Kriss El Arbi, Trede, Noual. Le choix de se restreindre à trois villages avait pour but de pouvoir rester deux jours par localité et ainsi approfondir les échanges avec les personnes interrogées notamment en croisant les expériences intergénérationnelles d'une même famille.

Des entretiens semi-directifs ont été menés. Les entretiens individuels ont été privilégiés afin de s'assurer de la plus grande liberté de parole possible de la personne interrogée. Il s'agissait non seulement de recueillir des récits de vie, mais également des opinons sur le sujet étudié. L'entretien individuel permet d'obtenir une diversité de témoignages, et non un récit influencé par des personnes plus à l'aise dans les prises de paroles en public. Quand cela a été possible, des focus group ou des discussions informelles ont eu lieu avec les hommes des localités visitées.

c. Une étude photographique

La mission a été accompagnée par le photographe Youness Dowgi. Le fait de prendre des photos va permettre, en plus d'illustrer ce rapport, de communiquer autour des résultats de l'étude et d'organiser des évènements afin de sensibiliser au sujet de la transhumance et de la place des femmes dans ce système d'élevage. L'usage de la photographie permettra de toucher un public plus large et les photos pourront être mobilisées sur le long terme. Nous travaillons actuellement au montage d'une exposition itinérante avec Lina Amsidder qui a travaillé sur les pratiques locales de médiations des litiges agro-sylvo-pastoraux[10]. L'objectif de cette « Exposition nomade » est de mettre en lumière les personnes au cœur des espaces et des enjeux agro-pastoraux au Sahel.

[10] Lina Amsidder, 2022, *Pratiques locales de médiation des litiges agro-sylvo-pastoraux en Mauritanie,* Iram, Montpellier

1.3. Déroulement de la mission

1.3.1. Equipe

- Charlotte Secco – socio-anthropologue
- Defa Wagne – traductrice et agent de développement spécialiste du genre
- Youness Dowgi – photographe
- Hassan el Ghadour – logistique transport

1.3.2. Localités visitées

Figure 1 - Itinéraire de la mission

a. Village peulh

Figure 2 - Photo du village Kriss El Abri prise par Youness Dowgi au drone le 30 novembre 2022

Le premier village visité est un village peulh à 18 km de Tintane. La pluie ayant été très bonne au dernier hivernage, tous les hommes étaient présents ainsi que leurs animaux. Il y a plusieurs points d'eau juste à côté du village, notamment un puit où les éleveurs des alentours viennent abreuver leur bétail. A 18km du goudron, le village est assez isolé et ne dispose ni d'une mosquée (une case en banco faite par les femmes fait office de mosquée mais les personnes rencontrées ne sont pas satisfaites de cette infrastructure pour leur lieu de culte), ni d'une école, ni d'un centre de santé. Si quelques hommes ont appris le coran, aucune des femmes de ce village n'est allée à l'école.

Lors de notre première visite, nous avons pu parler avec le chef ainsi que l'ensemble du village (où seulement les hommes prenaient la parole). Dans un second temps, deux entretiens individuels ont été menés avec des femmes d'environ 40 et 50 ans qui avaient l'habitude de partir en transhumance (supposément jusqu'aux années 2000)[11]. Le lendemain, deux nouveaux entretiens individuels ont été menés avec des jeunes femmes mariées du village d'environ 20 – 25 ans. Ces entretiens se sont poursuivis en un moment de discussion informelle avec la majorité des femmes du village.

Nous sommes revenus à la fin de la mission accompagnés du photographe afin de prendre les photos des femmes interrogées. Les deux plus jeunes étaient à un mariage, une autre jeune fille du village, du même âge, qui n'a pas participé aux entretiens mais aux discussions informelles, a donc été prise en photo en plus des deux aînées.

[11] Les femmes de ce village ne connaissent pas leur âge et avaient du mal à situer les évènements dans le temps.

b. Village harratin

Figure 3 Photo prise par Younes Dowgi dans les champs du village de Trede le 25 novembre 2022

Le second village visité est un village harratin à environ 30 km d'Aioun. Ce village vit essentiellement de l'agriculture, et nous sommes arrivés en pleine période de surveillance des champs pour les protéger des oiseaux. Le village était donc presque désert, mise à part une jeune femme restée avec quelques enfants.

Le village attendait « d'autres missionnaires » qui devaient venir avec des avions justement pour chasser les oiseaux. Il y a donc eu confusion entre notre mission et celle attendue. Les personnes rencontrées souhaitaient d'avantage exprimer leurs besoins en termes d'infrastructures agricoles que de parler de leur lien à l'élevage, ce qui concernait finalement peu de personnes. Il a donc été plus compliqué de trouver des femmes correspondant aux critères de l'étude (avoir participé à des transhumances et/ou être femme de berger)[12].

Le premier jour, un entretien a été fait avec une femme d'environ 50 ans qui transhumait enfant et au début de son mariage ainsi qu'avec une jeune femme de 25 ans qui n'est jamais partie mais dont le mari est berger. Le deuxième jour, nous avons mené un entretien au sein même du champ avec une femme d'environ 60 ans qui est partie une seule fois en transhumance mais dont la famille a travaillé dans l'élevage avant de l'abandonner pour l'agriculture. Après cet entretien, plusieurs hommes sont venus sous la tente au milieu des champs pour parler de leur expérience de bergers.

[12] Plusieurs entretiens ont été interrompus quand on réalisait que les femmes ne rentraient pas dans les critères demandés mais sollicitaient tout de même un entretien pour exposer leurs difficultés liées à l'agriculture.

Les photos ont été prises le deuxième jour, dont certaines avec un drone. Les agriculteurs ont été très satisfaits de voir que le drone chassait les oiseaux. Notre mission a donc finalement répondu à leurs attentes.

Figure 4 - Photo prise par Youness Dowgi par drone dans les champs de Trede, ce qui a permis de chasser les oiseaux le 25 novembre 2022

c. Village beïdane

Figure 5 - Photo prise par Youness Dowgi à Noual le 28 novembre 2022

Le dernier village visité est un village beïdane et harratin à une cinquantaine de kms de Nema. Nous avons dû concentrer les entretiens en une seule journée, les femmes n'étant pas disponibles le lendemain en raison du marché à bestiaux. Deux entretiens ont été menés avec des femmes de 60 ans qui sont nées dans une famille nomade et qui continuent à partir en transhumance bien qu'elles soient à présent installées au village une partie de l'année. Nous avons également rencontré une femme de 50 ans née dans une famille nomade mais qui ne part plus du tout. Et une femme de 25 ans, la fille de la deuxième femme rencontrée, qui n'est jamais partie pour de longs voyages mais qui rend visite de temps en temps à sa famille en transhumance[13].

Dans ce village, nous avons dû rapidement enchaîner les entretiens avec les femmes, ce qui ne nous a pas permis de pouvoir discuter avec les hommes du village qui ne se sont d'ailleurs pas manifestés à l'inverse des autres localités.

1.3.3. Limites

Avant d'aborder les résultats de cette étude, il est nécessaire de revenir sur les limites et les biais qui ont eu un impact sur les résultats obtenus.

Premièrement, tous les entretiens ont fait l'objet de traduction. Ainsi, toutes les citations et tous les éléments rapportés dans cette étude ont fait l'objet de plusieurs traductions (traduction des questions – traduction des réponses), et donc d'interprétations. Cependant, en amont de la mission, la grille d'entretien a été passée en revue avec la traductrice afin de s'assurer de la bonne compréhension de la direction à donner aux échanges. Il a également été convenu de traduire le plus littéralement possible les dires des personnes interrogées.

Deuxièmement, la mission s'est essentiellement adressée à des femmes dont la plupart n'ont jamais été scolarisées. Répondre aux questions n'a donc pas toujours été évident dans plusieurs cas :

- L'appréhension du temps : les femmes rencontrées ne connaissaient presque jamais leur âge et il était très difficile de placer dans le temps les évènements auxquels elles faisaient référence.
- Avoir du recul ou porter un jugement de valeur sur ses activités et son quotidien. On critique beaucoup le fait que les entretiens faits lors de missions d'expertise donnent lieu à des réponses toutes faites afin de s'assurer d'être intégré dans un programme. Si cela peut effectivement être le cas, l'inverse peut également être problématique. Interroger des personnes sur des sujets auxquels ils n'ont jamais eu l'occasion de réfléchir, ou du moins pas dans ces termes ni ce cadre-là, est un exercice complexe.

[13] Nous avons également eu un entretien avec une femme supposément harratin dont un des hommes de sa famille s'est énervée au moment de la prendre en photo (nous demandions l'accord de la personne avant de la prendre en photo, accord que cette femme avait donné). Cette femme n'est donc pas présentée dans cette étude ni directement citée même si son témoignage a participé à la réflexion générale autour du sujet.

Cela s'est traduit dans les entretiens par des réponses parfois contradictoires. Ce n'est pas problématique dans la mesure où ces ambivalences sont matières à réflexion et démontrent la complexité du sujet étudié. Les incohérences ou les non-réponses peuvent également être dues à la pudeur des personnes rencontrées.

Enfin, seulement 12 femmes ont participé à cette étude. Il s'agit ici de la mise en valeur de témoignages de femmes sur leur vie associée à la transhumance. Ces données qualitatives ne permettent donc pas de poser un regard objectif et exhaustif sur le sujet, mais plutôt de mettre en lumière des points de vue rarement mis en avant. Les photos jointes au récit permettent également de personnifier le sujet et de voir les visages derrière les données plus abstraites d'ordinaires présentées dans les rapports.

Bien qu'il y ait un manque de représentativité dans l'échantillon, le fait de se concentrer sur des témoignages qui tendent au récit de vie, permet de montrer la diversité des opinions par rapport à un même sujet. S'il y a de grandes caractéristiques communes, chaque femme a vécu la transhumance ou l'image qu'elle s'en fait de manière différente. Ces différences permettent de brosser un portrait de la transhumance nuancé et contrasté.

Localité	Profils
Village peulh – propriétaires de bovins et de petits ruminants	- 2 femmes d'environ 50 ans parties en transhumance enfant et après être mariée. Ne partent plus, comme toutes les femmes du village. Ne sont jamais allées à l'école. - 2 femmes « jeunes » qui partaient enfant mais ont arrêté de partir après leur mariage. Ne sont jamais allées à l'école.
Village harratin – propriétaire de petits ruminants et quelques vaches	- Une femme d'environ 50 ans partie plusieurs fois en transhumance avec père et mari berger. Ne part plus mais ses fils sont bergers. Scolarisée enfant. - Une femme d'environ 60 abs partie une seule fois enfant et dont la famille à abandonner l'élevage. Jamais scolarisée. - Une jeune femme jamais partie dont le mari est berger. Scolarisée enfant.
Village beïdane – propriétaires de grands et de petits ruminants	- 2 femmes de 60 ans qui sont toujours parties et partent encore. Jamais scolarisées. - 1 femme de 50 ans qui partait mais ne part plus. Jamais scolarisée. - 1 femme de 50 ans harratin (témoignage supprimé) - 1 jeune femme non mariée de 25 ans qui est partie une seule fois. Scolarisée enfant.

Tableau 1 - Profil des femmes rencontrées

2. L'évolution du rôle des femmes dans la transhumance

La plupart des femmes rencontrées ne partent plus en transhumance mais dix d'entre elles en ont tout de même vécu au moins une. Ci-dessous une description des rôles qu'elles tenaient pendant les parcours et comment ce rôle a évolué jusqu'à aujourd'hui.

2.1. La vie des femmes en transhumance

Plusieurs facteurs ont un impact quant à la place des femmes dans la transhumance.

Le premier facteur est ethnique et culturel. Chaque communauté rencontrée a sa propre division sexuelle du travail. Les femmes ne font donc pas les mêmes tâches selon le milieu peulh, harratin ou beïdane. Il ressort dans les témoignages que ces divisions ne sont pas figées mais évoluent avec le temps et selon le tempérament des personnes rencontrées.

Le second facteur est générationnel. Selon leur âge, les femmes n'ont pas la même expérience de la transhumance, ni les mêmes compétences. Ces différences générationnelles influent sur leur perception de la transhumance.

On retrouve cependant plusieurs similitudes entre les différents milieux, c'est pour cette raison que les résultats ne sont pas présentés par ethnie mais par sujet afin de souligner les ressemblances et les différences entre les différents témoignages.

2.1.1. Activités et condition de vie pendant la transhumance

a. Les tâches ménagères

Les tâches ménagères comprennent la cuisine, la corvée d'eau et de bois, l'habitat et le linge.

L'alimentation pendant la transhumance demande une préparation en amont. Il faut partir avec une quantité importante de mil pour tenir tout le long du parcours et ne pas avoir à vendre d'animaux si la ration prévue n'est pas suffisante. Il s'agit ensuite de piler le mil pour faire le petit couscous.

La charge liée à l'alimentation varie selon les milieux. Dans le milieu beïdane, les femmes ont dit se nourrir presque exclusivement de lait pendant la transhumance. La traite et la corvée d'eau étant des activités réalisées par les hommes, les femmes n'étaient donc pas en charge de

l'alimentation de la famille. Une des femmes disait tout de même piler le mil, mais cette céréale a été remplacée par le blé déjà moulu en farine après la sécheresse, ce qui a réduit la pénibilité de la tâche.

En revanche, les femmes beïdanes jouaient un rôle plus important dans l'habitat avec le tissage et le montage des kheymas. Les kheymas sont les tentes traditionnelles maures faites en laine de chameaux et de moutons. Cependant, les femmes rencontrées sont les dernières témoins de ce type de tente, et sont issues de la génération qui a fini par abandonner les tentes en laine pour les tentes en tissu qui demandent moins de travail (plus d'informations sur les kheymas dans la partie « Evolution des savoir-faire » ci-dessous).

Toutes les femmes rencontrées mentionnent d'avantage la conception d'abris de fortune qui permettent de protéger les affaires des bêtes sauvages et de la météo. La plupart ont mentionné souffrir des intempéries pendant les voyages et de la contrainte de s'abriter sous des charrettes ou sous les banquettes destinées à protéger les affaires.

« Lors de l'un de nos voyages, il est arrivé qu'il pleuve tellement que ma sœur a cru mourir de froid » Koria, extrait d'un entretien du 25 novembre 2022

La corvée d'eau, traditionnellement une corvée de femmes, peut- être la charge des hommes pendant le parcours en fonction de la distance du point d'eau par rapport au lieu du campement. On distingue également les corvées d'eau : aller au point d'eau pour abreuver les animaux, pour la consommation familiale et pour laver le linge. Si les deux premières peuvent être réalisées par les hommes, la dernière est toujours à la charge des femmes.

La garde des enfants revient aux femmes et aux enfants. En effet, quand les femmes sont occupées à d'autres tâches, il est nécessaire que les plus grands gardent les plus petits. Une des femmes du village harratin racontait que, même si elle ne partait jamais avec toute sa famille une fois mariée, elle a tout de même dû partir avec deux de ses trois enfants lors d'une transhumance car elle était encore en train d'allaiter. Elle a expliqué la nécessité de partir également avec la plus grande pour que cette dernière puisse s'occuper de la plus petite pendant qu'elle travaillait.

b. Le soin du petit troupeau et des animaux malades

Les femmes s'occupent des petits troupeaux pendant la transhumance, c'est-à-dire des petits ruminants ainsi que des veaux. Cette activité peut être considérée comme moins physique que celles des hommes qui doivent suivre leur troupeau sur de longues distances et puiser l'eau pour l'abreuvement. Cependant, s'occuper du petit troupeau est également une tâche qui demande beaucoup d'effort.

En effet, les femmes restées au campement ne sont pas forcément proches de pâturages pour nourrir les petits ruminants. Elles doivent donc aller chercher de l'herbe pour les nourrir, activité qui peut nécessiter de grimper aux arbres ou d'escalader des collines. Quand la

nourriture vient à manquer, elles doivent moudre l'aliment bétail fait à base d'écorce d'arachide. Les stocks de nourriture étant limités, elles doivent alimenter les bêtes de manière isolée afin de s'assurer que chacune ait sa part.

> *« Tu dois piler le mil pour la famille et tu dois moudre l'aliment bétail pour les animaux. C'est beaucoup de travail. » Maryam, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022*

Les femmes peulhs et harratines doivent également s'occuper des animaux en mauvaise santé. L'aspect soin ne doit pas cacher la difficulté et l'aspect physique de cette tâche. En effet, ce sont les femmes qui sont chargées de soulever les bêtes qui n'arrivent plus à marcher. Une femme attrape les cornes tandis qu'une seconde attrape la queue qu'elles soulèvent simultanément pour remettre l'animal sur pied.

c. L'accès au soin et à l'éducation pendant le parcours

L'accès aux soins pendant le parcours est moindre et représente une difficulté importante sans pour autant être ressorti spontanément des échanges. Les deux aînées rencontrées dans le village peulhs sont en revanche toutes deux revenues sur les difficultés de la transhumance en état de grossesse.

> *« Que tu aies l'enfant dans le ventre ou sur le dos, il faut que tu travailles » Sirra, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022*

Concernant l'éducation, les femmes peulhs n'étaient pas et ne sont toujours pas scolarisées. Dans le cas des harratines, la transhumance n'est pas un obstacle à la scolarisation des enfants car celle-ci se déroule en dehors du temps scolaire. En revanche, les femmes rencontrées ont dû abandonner l'école après leur mariage ou après la naissance de leur premier enfant. Chez les beïdanes, les femmes de 50 ans et plus n'ont jamais été scolarisées, leurs enfants aînés non plus. En revanche, les enfants les plus jeunes sont allés à l'école. Les aînés sont ainsi destinés à poursuivre l'élevage transhumant tandis que les plus jeunes peuvent se consacrer à de nouvelles activités.

Il faut ici préciser que toutes celles qui sont parties gardent un très bon souvenir de la transhumance quand elles étaient enfants, car le voyage était l'occasion de découvertes multiples. C'était également l'occasion de transmettre les compétences nécessaires à l'élevage.

d. L'ambiance en transhumance et la solidarité féminine

Dans le milieu peulh et beïdane, plusieurs familles partaient ensemble. Dans le milieu peulh, les femmes s'organisaient entres elles pour réaliser les tâches à tour de rôle. L'une d'entre elles reste pour cuisiner pour l'ensemble des familles, une autre se charge de la corvée d'eau et

encore une autre d'aller chercher de l'herbe pour les petits ruminants[14]. Cette solidarité entre femmes a été grandement valorisée par toutes celles rencontrées et toutes générations confondues. En effet, les plus jeunes qui sont parties enfant gardent ce souvenir de la transhumance.

« Il y avait de l'ambiance, on était en symbiose et on découvrait beaucoup de choses »
Aminata, extrait d'un entretien réalisé le 23 novembre 2022

Les plus jeunes générations qui ne sont pas parties mais qui ont entendu le récit de leur mère ou de leur grand-mère ont conscience que la transhumance telle que pratiquée avant était une expérience de groupe particulière.

Toutes les personnes rencontrées mentionnent également le plaisir de la découverte, du voyage, impression que l'on retrouve particulièrement dans le témoignage des femmes beïdanes qui ont insisté sur la joie et l'ambiance festive de la transhumance. Cela peut s'expliquer par le fait que la charge des femmes beïdanes était moins importante que celle des autres femmes rencontrées.

« La vie nomade, c'est la découverte. J'étais jeune, je buvais du lait, j'étais en bonne forme, je n'avais aucun souci. Nous buvions du lait de chamelle alors nous étions en très grande forme, en très bonne santé. Nous passions notre temps dans la nature. Nous aimions nous retrouver entre jeunes femmes pour causer et jouer au zig. Nous formions des équipes et les vainqueurs étaient glorifiés. C'était la joie. On jouait au tam-tam, on égorgeait une bête. C'était une grande fête. C'était une belle vie. » Nina, extrait d'un entretien réalisé le 28 novembre 2022

2.1.2. Les facteurs de la fin de la mobilité familiale

La fin de la mobilité familiale est une décision prise différemment selon le milieu. Dans le village peulh, ce sont les hommes qui se sont réunis pour prendre cette décision mais il ressort que les femmes sont d'accord. Chacune dit comprendre et partager les raisons invoquées. Dans le village harratin, cette décision est moins collective mais d'avantage familiale en fonction des opportunités salariales et agricoles. Dans le village beïdane, la fin de la mobilité familiale est moins précise, les femmes continuant à se déplacer plus ou moins longtemps et, dans le cas des femmes rencontrées, le choix leur revient.

Plusieurs facteurs communs sont tout de même ressortis des différents récits.

[14] Maintenant que les hommes partent sans leurs femmes, ils reproduisent cette organisation.

a. Faciliter le parcours

La fin de la mobilité familiale est justifiée par les difficultés qu'il y a à voyager avec toute la famille, surtout les enfants et les personnes âgées. Il faut bien retenir que ce ne sont pas les femmes qui sont considérées comme « un fardeau », bien au contraire. Les femmes apparaissent comme indispensables partout, que ce soit pendant la transhumance ou au village. Cependant, les enfants et les personnes âgées ne pouvant être laissés seuls, c'est avec eux qu'elles doivent rester.

« Tu ne peux pas et t'occuper de ta famille et de ton troupeau. […] Les hommes préfèrent partir seuls avec les troupeaux. Ils seront seuls avec les animaux et ils auront l'esprit tranquille par ce que leur famille n'est pas avec eux. » Abi, extrait d'un entretien réalisé le 23 novembre 2022

Lors du focus groupe avec les hommes du village peulh, ils ont commencé par dire qu'ils préféraient que les femmes restent au village. Cependant, en affinant les questions, ils précisent que c'est un choix par contrainte : *« Il faut que les femmes restent pour s'occuper des enfants ».* En partant sans elles, ils réalisent l'importance du rôle qu'elles tenaient dans le parcours.

b. L'enjeu foncier

L'enjeu foncier est une raison importante de la baisse de la mobilité familiale. Aujourd'hui, il est considéré comme important d'avoir un ancrage. La pérennité d'un lieu de vie nécessite de l'habiter tout au long de l'année. Au début de la création des villages, les familles ont continué à partir ensemble, mais toutes leurs maisons ont été détruites pendant leur absence. En plus des intempéries qui peuvent nuire à l'habitat, des personnes viennent se servir du bois des fondations des maisons. Il est donc préférable que les villages soient habités toute l'année.

« On sait que si on n'habite pas le village, les gens vont prendre le bois qu'on y a pour le brûler. Tout est détruit et on doit tout reprendre à zéro » Sirra, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022

On peut voir sur la photo ci-contre l'importance du bois dans la structure du village même, des maisons et des greniers où ils stockent les céréales.

Figure 6 - Village peulh de Kriss El Arbi, photo prise le 23 novembre 2022

Cet enjeu foncier est associé à l'agriculture pour le village harratin et à la scolarisation pour le village beïdane. Il est à noter que les hommes et les femmes du village peulh ont mentionné les évènements de 1989 dans les raisons de leur sédentarisation. Le sujet étant encore très sensible, il n'a pas été possible de préciser d'avantage ce point.

c. L'enjeu sécuritaire

La question de la sécurité n'a été mentionnée que dans deux témoignages. L'hypothèse étant que les conflits dans les couloirs de transhumance et le passage avec le Mali deviennent dangereux. Or, aucun incident de ce genre n'a été mentionné[15]. Ce qui est d'avantage ressorti, c'est la sécurité des femmes laissées au campement. Les hommes étant toute la journée dans la brousse, les femmes restent seules[16].

> *« Quand on est en transhumance, les hommes partent la journée avec les troupeaux et les femmes restent seules sur le campement. C'est dangereux, elles peuvent être attaquer, violer. Elles sont en danger »* ***Koria, extrait d'un entretien réalisé le 25 novembre 2022***

C'est également pour cette raison que dans le village peulh, tous les hommes ne partent pas en transhumance. Ils choisissent les jeunes les plus robustes et quelques hommes plus âgés pour les guider pour partir, les autres restent au village avec les femmes.

d. L'accès au soin et à l'éducation

Une des hypothèses de départ de cette étude était que l'accès aux soins et à l'éducation étaient des facteurs majeurs de la baisse de la mobilité familiale. Or, l'accès au soin n'a jamais été mentionné spontanément comme difficulté pendant le parcours ni une raison de la fixation des familles. Dans tous les villages visités, le premier réflexe reste la médecine traditionnelle. Ce n'est que si le mal persiste que les personnes se rendent dans des centres de santé. Tous les villages étant éloignés du goudron, l'accès aux soins reste difficile bien que la difficulté soit moindre par rapport à l'accès aux soins pendant le parcours.

L'accès à l'éducation a joué un rôle réellement différent selon les milieux. Dans le cas du village peulh, la scolarisation des enfants n'a pas été l'un des facteurs de la prise de décision de la baisse de la mobilité familiale. Fixé depuis une trentaine d'années, ils ont fait la demande pour une école il y a seulement 2 ans, demande restée à ce jour sans réponse.

Dans le cas du village harratin, les enfants sont scolarisés depuis plusieurs générations, scolarisation qui n'est pas impactée par les transhumances qui se déroulent principalement

---

[15] Ce résultat est très certainement biaisé par la faiblesse de l'échantillon et du fait de s'être principalement entretenu avec des femmes. Plus d'informations sur les conflits pendant les parcours dans l'étude de Lina Amsidder sur les médiateurs locaux.

[16] Sans pouvoir y tirer de véritable conclusion, c'est intéressant de noter que les femmes ne mentionnent pas les conflits externes, mais uniquement leurs inquiétudes par rapport à la sécurité de leurs filles.

pendant les vacances. En revanche, la scolarité des filles est écourtée en raison des mariages et des grossesses.

L'accès à l'éducation est apparu comme un réel facteur de sédentarisation des familles beïdanes. Les différentes sécheresses subies ont poussé les familles à vouloir diversifier leurs activités et donc à scolariser leurs enfants. Si les trois femmes de plus de 50 ans ne sont jamais allées à l'école, elles ont toutes scolarisé leurs enfants sauf leurs aînés destinés à poursuivre dans la transhumance.

« Ne pas instruire ses enfants, c'est un grand handicap. C'est pour ça que nous nous sommes fixés. » Nina, extrait d'un entretien réalisé le 28 novembre 2022

Il y a donc derrière ce choix une réelle stratégie familiale, plus marquée que dans les deux autres localités visitées ou l'accès à l'éducation est d'avantage une question de contexte et de possibilité. Cependant, toutes les femmes reconnaissent l'importance de l'école et placent beaucoup d'espoir dans l'éducation de leurs enfants, qu'il s'agisse de l'école gouvernementale ou coranique.

« Je veux que mon fils étudie le coran et qu'il devienne marabout. Les marabouts chez nous, ce sont des rois. Les gens viennent les consulter et ils deviennent chefs. A ce moment-là, il pourra ouvrir une école coranique et enseigner » Abi, extrait d'un entretien réalisé le 23 novembre 2022

2.2. Les conséquences de la fin de la mobilité familiale pour les femmes

2.2.1. Un quotidien similaire

a. Le maintien des tâches

Le quotidien des femmes n'est pas bouleversé par leur fixation. En effet, leurs tâches restent sensiblement les mêmes : les repas, l'eau, le linge, l'habitat et les petits ruminants.

Plusieurs des femmes rencontrées se sont dites soulagées de ne plus avoir à partir. Si la transhumance est pour la plupart un souvenir heureux dans l'enfance, les responsabilités qui sont venues au fur et à mesure ont apporté leur lot d'inquiétudes et de fatigue. Le fait de ne plus partir représente donc du repos. C'est surtout le cas des femmes plus âgées qui disent ne plus avoir l'âge de partir.

« Il y a des moments que j'aimais bien, mais maintenant que j'ai pris de l'âge je préfère rester. » Sirra, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022

Bien qu'elles ne partent plus, elles continuent de jouer un rôle important dans la transhumance dans le milieu peulh et harratin. Ce sont elles qui préparent les affaires dont les hommes ont besoin (des ustensiles de cuisines à l'aiguille pour recoudre les vêtements déchirés). Elles gardent également un rôle important dans la sécurité alimentaire des hommes partis car ce sont elles qui préparent le petit couscous dont ils auront besoin pour toute la durée du parcours.

La situation n'est pas aussi homogène dans le village beïdane.

Dans le cas d'une des familles rencontrées, une des femmes a mentionné le fait qu'une famille harratine est à leur service, que chaque caste à son rôle. Lors de notre journée sur place, chaque service de thé et chaque plat apporté nous a effectivement été apporté par un garçon harratin.

Une des femmes continue à partir avec son frère, son mari étant décédé. Si elle n'avait que peu de tâches avec son mari, ce n'est plus la même chose avec son frère. Elle dit continuer à partir afin de pouvoir continuer à consommer du lait mais qu'elle doit surveiller son neveu et l'aider à s'occuper des petits ruminants (sa belle-sœur et ses neveux ne partent pas avec eux).

b. L'absence des hommes moins pénible que l'absence des femmes

Du fait de la transhumance, les hommes des villages visités sont absents de plusieurs semaines à plusieurs mois par an. L'hypothèse de départ était que cela provoquait un bouleversement dans les activités des femmes et augmentait leur volume de tâches quotidien. Ce n'est pas l'opinion qui est le plus clairement ressorti, au contraire.

> *« Les hommes n'ont pas l'habitude de travailler. Certains ne partent pas pour ne pas laisser les femmes seules au village pour des raisons de sécurité. Il y a toujours des hommes qui restent au cas où des étrangers arrivent. Et les hommes vont s'occuper des étrangers. Mais quant au travail, ça revient à la femme » Sirra, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022*

Le fait que les hommes partent avec l'essentiel des animaux représente une baisse des charges pour certaines d'entre elles.

> *« Quand les hommes et les animaux sont là, je suis obligée de participer à l'élevage. Je dois abreuver les animaux, empêcher les petits de téter, m'occuper des animaux malades. Au moins quand ils sont partis, je n'ai plus cette charge » Koria, extrait d'un entretien réalisé le 25 novembre 2022*

Maryam, la femme du chef du village peulh a insisté sur le fait que c'est une lourde responsabilité de s'occuper des hommes. C'est également ce qu'on a pu observer sur le terrain. Si les filles et les femmes n'ont pas de repos, les garçons ont le temps de se détendre. Lors de nos trois jours de visites dans ce village, les jeunes garçons étaient dans une des cases où ils jouaient aux cartes en écoutant de la musique. Les femmes, jeunes et moins jeunes, leur servaient à manger et le thé.

Pour d'autres, il n'y a pas de différence.

« Que mon mari soit absent ou présent, la corvée est toujours la même » Abi, extrait d'un entretien réalisé le 23 novembre 2022

Seulement deux d'entre elles se sont dites plus chargées en l'absence de leur mari. Une en raison de la corvée d'eau dont son mari a la charge, une en raison du petit troupeau dont il faut s'occuper quand les hommes sont absents.

« C'est plus difficile quand mon mari n'est pas là car il y a beaucoup de travail, tout le temps du travail »[17] *Metou, extrait d'un entretien réalise le 25 novembre 2022*

c. L'absence des hommes moins pénible que l'absence du lait

Si l'absence des hommes n'a pas la même importance selon les personnes interrogées, toutes regrettent qu'ils partent avec les vaches laitières. L'absence des hommes a donc tout de même un impact sur la sécurité alimentaire des familles qui restent.

Tout comme les femmes sont responsables de la sécurité alimentaire des hommes pendant le parcours, les hommes sont aussi responsables de la sécurité alimentaire de leur famille pendant leur absence. En effet, ils doivent s'assurer qu'ils laissent assez de ration pour toute la durée de leur absence ou leur faire parvenir des vivres supplémentaires quand elles viennent à manquer.

« Tant que l'homme envoie la ration, il peut rester longtemps en voyage » Maryam, extrait d'un entretien réalisé le 22 novembre 2022

Quand la ration laissée au village manque, il y a plusieurs possibilités. Si les hommes ne sont pas loin, ils peuvent acheter des provisions qu'ils peuvent facilement faire parvenir au village. S'ils sont loin, les femmes peuvent demander à vendre un animal pour pouvoir s'acheter ce qu'il manque. Qu'ils s'agissent d'un animal appartenant à leur mari ou leur appartenant à elle, elles doivent demander la permission de vendre, et ce dans tous milieux confondus. Une fois la permission obtenue, ce ne sont pas elles qui se chargent de la vente mais un homme de leur famille disponible. Presque toutes les femmes rencontrées ont quelques petits ruminants qu'elles ont reçu de leur père à leur mariage. Les animaux de la femme et du mari sont mélangés et la prise de décision de vendre revient toujours au mari (avec une marge de manœuvre plus ou moins importante pour la femme).

2.2.2. L'évolution des savoir-faire

L'évolution des savoir-faire et de leur transmission ne dépend pas tant de la baisse de la mobilité familiale que de l'amenuisement des ressources naturelles. En effet, les kheyma autrefois faites en laine de mouton et de chameau ne sont plus faites car l'espèce de mouton

[17]Dit en français

noir qui fournissait la laine a disparu. Les plats que tressent les femmes peulhs pour décorer leur case nécessitent un certain type d'herbe qu'on ne trouve plus aussi facilement dans la brousse.

Si les matériaux nécessaires à la confection des objets du quotidien ne sont plus disponibles dans la brousse, les objets finis le sont à la vente. C'est l'une des raisons invoquées par les « vieilles générations » pour expliquer le désintérêt des plus jeunes quant à la fabrication de ces dits objets. Ces jeunes en question évoquent également la pénibilité de la tâche et manifestent un attrait pour les matières « modernes » disponibles à l'achat.

Les savoir-faire évoluent donc au rythme de tous ces changements.

a. L'habitat

La question des kheymas a été traitée plus haut. Il s'agissait de l'habitat traditionnel des beïdanes et des harratins. Avec la disparition progressive de la tente traditionnelle, c'est aussi le savoir du tissage de la laine qui disparait[18]. Aujourd'hui, les kheymas sont en tissu. Il y a une partie en tissu neuf (souvent importé) et de vieilles melhfas (voile de plusieurs mètres de longueur et de largeur avec lequel s'habillent principalement les femmes beïdanes et harratines). Cependant, même les tentes en tissu tendent à être remplacées par les logements en banco maintenant que les familles sont sédentarisées.

Chez les peulhs, les femmes ont toujours la charge de l'habitat. Ce sont elles qui fabriquent les cases en banco.

Figure 7 - Sirra, en train de construire sa maison le 22 novembre 2022

[18] C'est un bouleversement majeur dans l'organisation sociale beïdane car la kheyma avait une importance symbolique très forte. Plus d'information sur le sujet dans les travaux de Sébastien Boulay (cf. bibliographie en annexe).

Figure 8 - Sirra devant la case terminée le 30 novembre 2022

Les femmes doivent donc chercher la terre nécessaire à la fabrication des briques, les pierres pour les fondations et la paille pour le toit. Les hommes sont seulement chargés de poser les poutres de bois.

« L'habitat, les hommes s'en foutent pas mal. Ce sont les femmes qui le font » Sirra, extrait d'un entretien réalise le 22 novembre 2022

C'est un savoir-faire qui continue à se transmettre de mère en fille ou de belle-mère à belle-fille. En effet, Sirra a par exemple construit sa propre maison et celles de ses fils. Elle apprend ensuite à ses filles et ses belles-filles comment les entretenir.

b. La tannerie

Les femmes beïdanes et harratines font de la tannerie. Elles fabriquent des girba pour la conservation de l'eau au frais ou la fabrique de beurre. On retrouve ces objets chez les femmes peulhs mais selon les dire de chacune, ils n'ont jamais fait l'objet de commerce mais d'échange. Aujourd'hui, les girba sont dans la plupart des cas remplacées par des bidons en plastique recouverts de tissu afin qu'ils conservent la fraicheur de l'eau.

Ce savoir-faire a été transmis par les femmes de 60 ans à leurs filles, ces dernières savent donc le faire mais ne le pratiquent plus. Il est donc probable que cette technique disparaisse dans certains villages.

« Dans la vie nomade, tout ce dont tu avais besoin, tu le faisais ou tu connaissais des femmes qui savaient le faire pour toi » Wada, extrait d'un entretien réalise le 28 novembre 2022

c. Les ustensiles de cuisines

Les femmes peulhs fabriquaient les objets du quotidien à la main à partir de ce qu'elles trouvaient dans la brousse (cf. photo ci-dessous). Les grandes calebasses séchées servent à cailler le lait et les plus petites étaient coupées en deux pour en faire des cuillères. Tous ces ustensiles sont encore utilisés mais on observe également l'introduction d'objets en plastique dans le quotidien. Les plus jeunes continuent à tresser des décorations murales pour l'ornement de leur case, mais elles ont indiqué préférer utiliser du fil coloré en matière synthétique plutôt que les herbes séchées. Il y a donc une disparition progressive de certains objets et la transformation d'autres.

Figure 9 - 3 femmes posant avec des objets du quotidien faits main à Kriss El Arbi le 30 novembre 2022

Sur cette photo, on peut observer les plats en bois faits par la caste des bucherons, les plats tressés qui servent à recouvrir les bols de lait et les calebasses qui servent à faire le lait caillé. La femme au premier plan tient une girba faite par des maures.

Figure 10 - Décorations murales "modernes" et "anciennes" dans une case du village Kriss El Arbi

2.3. Quel désir pour le futur ?

2.3.1. L'attachement à la transhumance

Il y a un attachement manifeste à l'élevage transhumant au sein de la communauté peulh et de la communauté beïdane. Cet attachement se retrouve même au sein des jeunes générations qui ne sont peu ou jamais parties.

> *« On vit dans la transhumance, on a grandi dedans, alors j'aime ça […] C'est un mode de vie auxquelles nous sommes attachés. Même ceux qui ne partent pas s'occupent des animaux qui restent. On est tous dedans. » Aminata, extrait d'un entretien réalisé le 23 novembre 2022*

> *« Je suis liée à la transhumance car je suis d'une famille propriétaire de troupeaux. Pour prospérer le troupeau ne doit pas être en ville, il doit être en brousse. » Aminata, extrait d'un entretien réalisé le 28 novembre 2022*

Cet attachement se retrouve moins dans les témoignages des femmes harratines. Cette différence peut s'expliquer par le fait d'être propriétaire de son bétail ou non. Les peulhs et les beïdanes sont propriétaires de leurs animaux tandis que les harratines sont bergers. L'élevage transhumant est une activité contraignante dont il est plus facile de s'accommoder quand on en tire tous les profits. Pour les harratins bergers, l'enjeu est différent. Les beïdanes et les peulhs considèrent l'élevage comme leur avenir, tandis que les harratins placent d'avantage leur avenir dans l'agriculture.

> *« Je préfère l'agriculture à l'élevage. Être berger, tu sues pour des animaux qui ne t'appartiennent pas. Alors que l'agriculture, tu es propriétaire, tu as le privilège de donner ou prêter. » Alina, extrait d'un entretien réalisé le 26 novembre 2022*

2.3.2. La nostalgie d'un temps révolu

Malgré les difficultés rencontrées pendant la transhumance, de la nostalgie ressort de certains des témoignages. Les femmes ne partant plus aujourd'hui, cette partie de leur vie est associée à leur jeunesse. La transformation de la faune et de la flore ainsi que la disparition de certaines espèces animales et végétales ont provoqué de grands bouleversements dans leur vie que ce soit la fin de leur proximité avec les animaux sauvages et de la chasse, ou encore la disparition des kheymas. Le voyage représentait également une ouverture sur le monde et la découverte de nouveaux paysages.

> *« La vie nomade, c'est arrivé dans des dunes toutes blanches, dans des endroits magnifiques où tu dresses ta tente » Tara, extrait d'un entretien réalisé le 28 novembre 2022*

Cette nostalgie est contrebalancée par le repos et les opportunités que leur apporte la vie sédentaire.

> *« Dans la vie sédentaire, tu es installé, il y a des infrastructures, tu éduques tes enfants. La vie nomade, c'est une période, c'est l'hivernage, la nature et les animaux. La vie sédentaire, c'est du repos, tout est ta portée. Il y a l'eau et l'école » Tara, extrait d'un entretien réalisé le 28 novembre 2022*

2.3.3. Les perspectives pour les générations futures

Le désir des femmes pour les générations futures n'est pas clair. Il y a une volonté manifeste de préserver ce mode d'élevage et le mode de vie qui en découle et ce pour des raisons culturelles mais également stratégiques. Mis à part dans le village peulh, tous les garçons sont scolarisés et ils attendent environ l'âge de 14 ans pour faire partir les fils avec leur père afin qu'ils apprennent à ensuite partir seuls en transhumance.

Mais cet avenir appartient aux garçons. Quand les femmes ont été interrogées sur l'avenir de leurs enfants, elles parlent de leurs garçons. « Je veux que mon fils devienne marabout » ; « Je veux que mon fils devienne fonctionnaire » ; « Je veux que mon fils travaille pour le gouvernement ». Ces rêves sont ceux qu'on a pour les garçons.

Quel rêve a-t-on pour les filles ?

L'avenir des filles est encore surtout lié à leur mariage. Dans le village peulh, il est apparu que les filles sont mariées très jeunes (entre 11 et 15 ans[19]). Dans le village harratin, si les filles vont à l'école, leur scolarité est interrompue par leur mariage ou la naissance de leurs enfants et une seule des femmes rencontrées a pu finir son cursus scolaire. Dans le village beïdane, les femmes ont l'air plus libre de leurs choix, mais ce constat reste a nuancé par la faiblesse de l'échantillon et le statut des femmes rencontrés (notamment la femme et la sœur du maire).

Malgré une éducation plus faible que celle des garçons, toutes les jeunes femmes rencontrées ont développé une ou plusieurs activités, principalement dans le commerce. A présent sédentarisées, ce quotidien dans un point fixe leur offre de nouvelles opportunités qui méritent d'être accompagnées.

[19] Chiffre à nuancer en raison de leur difficulté à connaitre leur âge. Cependant, nous avons pu voir de jeunes filles très jeunes qui étaient déjà mariées.

3. Le récit des femmes

Afin d'illustrer les résultats de l'étude, six témoignages de femmes ont été choisis en fonction de leur représentativité des dynamiques observées et de leur diversité les uns par rapport aux autres.

3.1. Les femmes du village peulh

3.1.1. Portrait de la femme d'un chef de village : Maryam

Maryam, ≈ 45 ans, femme du chef du village.
Maryam est née dans une famille nomade, c'est-à-dire une famille qui n'avait aucun point fixe. A son mariage, elle a également rejoint une famille nomade. C'est au début des années 1990 que le village où elle vit a été créé et c'est quelques années après (probablement dans les années 2000) qu'elle a cessé de partir en transhumance avec son mari. Maryam a donc une grande expérience de la transhumance, la pratiquant depuis qu'elle est enfant. Elle n'a jamais été scolarisée et a vécu de l'élevage toute sa vie.

Elle raconte un mode de vie qu'elle a aimé mais qui est aussi très difficile, la charge de travail étant très importante pendant le voyage entre la corvée d'eau (corvée d'eau faite sans charrette, en portant l'eau sur la tête), le soin des animaux et l'alimentation de la famille. Cette charge est d'autant plus importante que peu importe la condition de la femme, enceinte ou jeune mère, c'est la survie du cheptel qui est prioritaire.

« Même quand tu allaites, même quand tu as ton enfant sur le dos, tu assures les corvées pour ta famille et pour le bétail. C'est ce qu'on doit faire pour faire survivre le cheptel. »

Le fait que les femmes ne partent plus est une décision qui a été prise par les hommes du village. Bien qu'elle soit soumise à cette décision, elle en est très contente. Ses tâches restent sensiblement les mêmes, mais le fait de ne plus avoir à voyager fait gagner un repos important.

« Maintenant que je ne pars plus, je gagne beaucoup de repos, je suis tranquille »

Elle garde un lien avec la transhumance, car elle continue de préparer ce dont les hommes ont besoin pour partir. C'est-à-dire le mil pilé, les habits, le matériel. Mais une fois qu'ils sont trop loin pour solliciter leur aide, les hommes ne peuvent plus compter sur elles et doivent se débrouiller seuls.

En revanche, elle continue de dépendre de son mari et de ses fils quand ils sont absents, notamment financièrement. Cette situation peut être problématique quand la ration laissée par les hommes est insuffisante. En effet, quand ils sont absents, les femmes doivent attendre qu'ils envoient une ration complémentaire ou qu'ils acceptent la vente d'un animal (même si l'animal en question leur appartient). Sans cette contrainte, elle s'accommode bien de l'absence des hommes.

« [en riant] Tant qu'il m'envoie la ration, il peut rester longtemps en voyage ! […] Quand les hommes ne sont pas là, on est plus libres. C'est fatiguant quand ils sont là, car tu es obligé de les entretenir. Tu lui fais à manger, tu lui emmènes de l'eau pour boire et pour se laver, tu laves ses habits. Quand il n'est pas là, tu n'as plus à faire tout ça »

Aujourd'hui, Maryam s'occupe de sa famille et des petits ruminants ainsi que de l'entretien de l'habitat. Ce sont sa mère et sa grand-mère qui lui ont appris tout ce qu'elle sait faire aujourd'hui, savoir-faire qu'elle transmet à son tour à ses filles. Elle a cependant conscience que certaines pratiques sont destinées à disparaitre car tout est maintenant accessible à la vente.

Maryam a des sentiments contradictoires par rapport à la transhumance. C'est une tradition qu'elle a envie de perpétuer.

« C'est un pouvoir léguer des ancêtres et c'est aussi ce que je souhaite léguer à mes descendants »

C'est donc ce qu'elle souhaite pour ses fils. Cependant, elle veut un mode de vie plus reposant pour ses filles.

« Que les hommes laissent leurs femmes au village et qu'ils nous retrouvent à leur retour »

Ces sentiments contradictoires sont amplifiés par l'image que lui renvoie les membres de sa famille installés au Mali :

« Là-bas les femmes vivent bien. Elles ont des activités. Il y a le repos. Tu es sous l'ombre. Tu manges bien. Tu te reposes. Il n'y a pas la corvée d'eau. Tu ne cuisines pas dans la chaleur »

3.1.2. Portrait d'une femme d'éleveur transhumant : Aminata

Aminata[20] est arrivée à 13 ans dans ce village après son mariage avec son cousin. Elle partait avec ses parents mais elle ne part plus depuis qu'elle est mariée. En transhumance, elle participait à la corvée d'eau, à piler le mil et à faire le repas. Elle aidait aussi à nourrir les animaux, à monter dans les arbres pour cueillir les feuilles et les donner aux petits animaux. Elle en garde un bon souvenir :

« Il y avait de l'ambiance, on était en symbiose et on découvrait beaucoup de choses »

Maintenant mariée à un fils unique, elle doit rester au village pour s'occuper de ses beaux-parents. Cette décision ne lui appartient pas mais elle la comprend.

« Je suis soumise à mon mari, ce n'est pas moi qui décide si je pars. Si on me demande j'y vais, sinon je reste. »

Elle ne considère pas que son quotidien change beaucoup qu'il soit là ou non.

« Quand mon mari part, ça ne change rien par ce que je suis avec ses parents. Je m'occupe toujours des tâches ménagères et des animaux qui restent »

Elle garde un lien avec la transhumance car c'est elle qui prépare les affaires de son mari pour son départ et ils communiquent dès qu'ils le peuvent par téléphone quand il est absent. Elle déplore tout de même le fait que son mari parte avec toutes les vaches laitières depuis qu'il y a moins d'herbe pour les nourrir, et qu'elle n'a donc plus de lait quand il est parti.

Mis à part le lait, elle ne souffre pas de manque quand son mari est absent. Sa belle-famille couvre ses besoins et elle a une petite activité génératrice de revenus : la vente de crédit. Elle a pu lancer cette activité en vendant un de ses moutons, vente que lui a autorisée son frère.

Aminata est attachée à la transhumance, car c'est l'environnement qu'elle a toujours connu et qu'il est important de sauver son cheptel. Cependant, elle a d'autres désirs pour ses enfants.

[20] Ce n'est pas elle sur la photo, mais une autre femme du village d'à peu près son âge

« Je veux que mes enfants étudient, qu'ils s'ouvrent au monde. Je ne veux pas qu'ils aient la même vie que moi. Je ne sais pas écrire, je ne sais pas ce qu'il se passe dans le monde. Je veux que ma fille ait mieux »

3.2. Les femmes du village harratin

3.2.1. Portrait d'une femme et d'une mère de bergers : Koria

Koria, ≈ 50 ans. Elle partait enfant avec ses parents bergers et a continué quelques fois après son mariage avec son mari également berger.

Sa perception de la transhumance a grandement évolué entre l'enfance et l'âge adulte :

« Quand j'étais petite, je n'avais pas de responsabilité. Mon travail s'arrêtait à attraper les petits animaux, à faire un peu le berger. Mais une fois mariée et mère de famille, j'ai eu plus de responsabilités et plus d'inquiétudes par rapport à l'habitat, l'alimentation, la sécurité ».

Koria a en effet vécu de nombreuses difficultés lors des transhumances avec son mari. Alors qu'elle vivait sous une kheyma quand elle était enfant, c'est quelque chose qui a disparu quand elle a grandi. Etant donné que la laine pour faire les tentes a disparu et que les familles se sont installées dans des villages et vivent à présent dans des « hangars », ils ne prennent plus le temps de construire un habitat pendant la transhumance. Ils souffrent alors des intempéries qui peuvent être très violentes.

Quand elle partait, la ration dépendait de ce que le propriétaire du bétail qu'ils gardaient leur fournissait. Il est arrivé que ce soit insuffisant. De même pour le bétail, il arrive que les pâturages manquent et que cela provoque des pertes importantes.

Aujourd'hui, Koria ne part plus alors que son mari continue à partir avec leur fils cadet et son fils ainé est berger. En revanche, ses filles ne partent pas.

« Les filles ne partent plus en transhumance. Avant, on pouvait trouver de l'herbe à côté des campements, mais maintenant, il faut aller loin. Il faut passer par les montagnes et c'est

difficile pour une fille. Mais c'est aussi pour des raisons de sécurité. Quand on est en transhumance, les hommes partent la journée avec les troupeaux et les femmes restent seules sur le campement. C'est dangereux, elles peuvent être attaquées, violées. Elles sont en danger »

Koria reste également pour s'occuper de ses petits-enfants et de son habitat. Elle travaille également dans le jardin et la boutique communautaire du village. Cependant, elle est inquiète de laisser son fils seul partir avec des animaux alors elle communique très souvent avec lui et c'est elle qui lui prépare toutes les affaires dont il a besoin.

« Les enfants ne calculent pas bien. Ils ne s'adaptent pas. Ils peuvent partir avec les animaux mais ils peuvent avoir des problèmes d'eau et d'orientation. Ils auraient besoin de moi mais je dois rester avec les plus petits, et les grands vont se débrouiller »

Si elle est inquiète que ses fils ne fassent pas bien leur travail de berger, elle est quand même soulagée d'une partie du travail.

« Quand les hommes et les animaux sont là, je suis obligée de participer à l'élevage. Je dois abreuver les animaux, empêcher les petits de téter, m'occuper des animaux malades. Au moins quand ils sont partis, je n'ai plus cette charge »

Cependant, et comme beaucoup des femmes interrogées, Koria nourrit un sentiment ambivalent envers la transhumance, bien que les hommes de sa famille ne partent que quelques semaines par an.

« Quand les hommes partent faire le berger, ça pose des problèmes. Il y a un manque de lait et la famille est divisée. Quand la famille est toute ensemble, tout le monde mange dans la même marmite alors que quand ils sont partis, il y a besoin de deux rations. C'est une double dépense »

Si elle préfèrerait que sa famille reste unie et vivre de l'agriculture, elle a conscience que les conditions climatiques ne le permettent pas :

« Si la pluie est bonne, on gagne mieux notre vie grâce à l'agriculture. Mais en ce moment, c'est de l'élevage qu'on tire notre profit. […] Il faut que l'élevage continue car il n'y a plus assez de pluie pour l'agriculture. Tu es éleveur pour que ton troupeau te rapporte. Pour ça, il faut les conditions dans lesquelles les animaux se développent. Et c'est la transhumance. »

3.2.2. Portrait d'une femme de berger : Metou

Metou, 25 ans, femme de berger. Elle n'est jamais partie en transhumance et ne possède aucun animal. Metou est la seule femme rencontrée qui ait terminé son cursus scolaire en passant son bac. Son mari a plusieurs activités : l'agriculture et le charbon. Pendant la sécheresse, il travaille comme berger.

« Quand il n'y a pas de pluie, on fait le métier de berger. Sinon, on est dans les champs »

Metou est l'une des seules femmes rencontrées qui regrettent son mari lorsqu'il est absent car ses charges de travail augmentent. En effet, c'est son mari qui est de corvée d'eau pour la consommation familiale et pour les activités de maraichage. C'est une corvée qu'elle doit faire deux fois par jour quand son mari est absent.

Elle ne participe pas à la transhumance ni à sa préparation, mise à part le linge de son mari. C'est le propriétaire du bétail qui se charge de la ration du berger ainsi que des vêtements de travail en plus du salaire. Selon elle, ce n'est pas assez.

« Le travail est pénible et ne vaut pas la peine qu'on se donne. Mais quand on est dans le besoin, on est obligé de travailler. On n'a pas le choix »

Pourtant, Metou a une image positive de la transhumance grâce aux récits que lui en faisait sa grand-mère. Elle a l'image d'une vie de voyages et de découvertes proches des animaux sauvages que sa grand-mère savait approcher (« *elle a même posé sa main sur un lion* »). C'est un récit qui lui a donné envie, mais qu'elle ne souhaite pas reproduire en raison de ses conditions de vie à elle :

« Si c'était mon troupeau, j'irai. Mais ce n'est pas mon troupeau, alors je n'ai pas à me sacrifier pour un autre »

Au village, Metou a essayé plusieurs activités génératrices de revenus. Elle a appris de ses belles-sœurs à coudre des motifs sur du tissu blanc à vendre à des femmes qui s'occupent de la teinture. Elle n'a pas poursuivi son activité car les gains étaient trop faibles. En revanche, elle vend du couscous à Aïoun avec sa mère, ce qui peut être une activité très rentable. Comme la plupart des femmes du village elle participe au jardin et à la boutique communautaire. Sa mère comme sa grand-mère sont également accoucheuses traditionnelles et lui ont transmis leur

savoir-faire. Cependant, c'est une activité qu'elle ne pratique pas car les accouchements à domicile ne sont plus autorisés.

Elle vit donc essentiellement de l'agriculture mais souhaite plus d'opportunités en période de sécheresse, notamment des projets pour son mari, pour qu'il n'ait plus à partir. Elle désire également une autre vie pour ses enfants :

> *« Je me suis sacrifiée en tant que mère. Maintenant, je veux que mes enfants aient une grande fonction. C'est cet objectif, l'avenir de mes enfants, qui me retient ici. Je ne veux pas qu'ils soient éleveurs ou agriculteurs, je veux qu'ils aspirent à mieux »*

3.3. Les femmes du village Beïdane

3.3.1. Récit croisé mère-fille : Wada et Aminata

Une mère et une fille ont été rencontrées lors de cette étude. Croiser leur témoignage souligne les différences entre leur génération. Elles incarnent toutes deux à leur manière des époques qui se distinguent de plus en plus.

La mère Wada, a environ 60 ans. Elle est née dans une famille nomade, sans point fixe. C'est en raison du contexte climatique que sa famille s'est sédentarisée une partie de l'année. Elle conserve cependant tous les codes de la vie nomade :

- L'apparence physique : elle est coiffée de manière traditionnelle (deux tresses sur les côtés et une tresse renversée sur le dessus de la tête). Elle considère également la pratique du gavage comme un moyen d'embellir les femmes pour qu'elles soient prêtes au mariage
- L'alimentation : elle préfère se nourrir presque exclusivement de lait et de viande séchée.

« Dans la vie sédentaire, l'alimentation change. On mange de l'huile, du riz des pâtes. Moi je préfère le lait de chamelle et la viande grillée ou séchée. Je ne veux pas de cette nouvelle alimentation. »

- La médecine traditionnelle : quand elle a un problème de santé, elle préfère se soigner de manière traditionnelle. Par exemple, si elle se fait mal à la jambe, elle appliquera de la bouse avec un peu d'huile chauffée. Elle n'accepte de prendre des médicaments « que lorsqu' [elle est] inconsciente ».

« Je ne connais pas la médecine moderne et je n'en veux pas »

Tout son récit tourne autour de son refus de la « vie moderne » et de sa volonté de continuer à vivre en transhumance. Elle part donc rejoindre son fils aîné dès que ses filles le lui autorisent.

Wada est donc très nostalgique de la vie en transhumance, qu'elle décrit comme une vie de voyages et de découvertes proche des animaux sauvages avec lesquelles elle jouait quand elle était plus jeune. Elle appréciait également la vie entre femmes et les jeux qu'elles faisaient entre elles. Cette nostalgie est amplifiée par la conscience que la nouvelle génération, et notamment sa fille, souhaite un autre mode de vie. Ces changements viennent notamment avec la scolarisation des enfants. Si elle n'a pas scolarisé son fils aîné, tous ses autres enfants sont allés à l'école.

« La vie nomade, c'est sans école, sans modernisation et sans sédentarisation. Mais après la sécheresse, il a fallu se fixer et l'école et la santé sont arrivées »

Sa fille, Aminata, a donc bénéficié d'une éducation et ne partait pas en transhumance. Elle raconte qu'elle est tombée une fois d'un chameau et qu'elle a toujours refusé de partir pour de longs trajets.

Aminata a 25 ans et n'est pas mariée car elle souhaite s'occuper de sa mère. En revanche, elle ne souhaite pas vivre comme sa mère a vécu en transhumance. En plus de rejeter le mode de vie de ses parents, elle ne veut pas non plus fabriquer des girba alors que sa mère le lui a appris. Sa mère dit que c'est par ce qu'elle n'a jamais voulu apprendre. Elle dit qu'elle sait le faire mais qu'elle ne veut pas s'abîmer les mains.

La mère d'Aminata n'est pas habituée à un mode de vie basé sur des échanges commerciaux :

« C'est un don de Dieu d'avoir des animaux : ils nous donnent le lait et le beurre. C'est une grâce d'Allah qu'on ne doit pas vendre mais partager »

Pourtant, Aminata est commerçante. Elle vend des vêtements et de l'essence. Elle a pu lancer son activité en vendant un mouton à elle, vente qu'un de ses frères lui a autorisée. Elle précise que ses frères doivent lui donner leur accord pour vendre une bête mais qu'elle n'a qu'à insister pour qu'ils lui cèdent. Elle n'a sinon aucune activité en lien avec l'élevage.

Elle aime particulièrement cette vie au village. Sœur du maire, il y a beaucoup de visiteurs et elle aime les recevoir. Cependant, elle conserve certains éléments du mode de vie transhumant de sa mère. Si elle n'aime pas le voyage, elle aime rendre visite au campement de son frère pendant l'hivernage.

> *« Tu ne fournis pas d'effort et tu as juste à boire du lait. […] C'est en plein air, c'est la fraicheur, c'est le ciel, c'est les étoiles, le clair de lune. C'est le beau temps après la pluie »*

Elle porte également la même coiffure traditionnelle bien que sa mère dise que les jeunes ne veulent plus la faire. Si elle ne le pratique pas, elle reste attachée à ce mode de vie, à cette identité.

> *« Je suis liée à la transhumance car je suis d'une famille propriétaire de troupeaux. Pour prospérer le troupeau ne doit pas être en ville, il doit être en brousse. »*

3.3.2. Portrait d'une femme affranchie : Nina

Nina, ≈ 60 ans
Cette femme est née d'une mère harratine et d'un père beïdane. Elle explique que des mariages entre hommes blancs et femmes esclaves se faisaient beaucoup à l'époque. Elle est donc elle-même née esclave mais a été affranchie en raison de son état de santé trop fragile. Elle a ensuite eu un mode de vie transhumant.

Une fois mariée, Nina partait avec son mari en transhumance avec à 6 ou 7 familles, en chameau, pour environ 4 mois. A cette époque, la vie en transhumance était facile pour elle car c'est son mari qui s'occupait de tout.

> *« Quand je partais avec mon mari, c'est lui qui avait la responsabilité du troupeau. Moi, je profitais du lait. Mon mari s'occupait de moi, il faisait tout pour répondre à mes besoins et ceux de mes enfants. »*

Aujourd'hui, le mari de Nina est décédé mais elle continue de partir avec son frère et son neveu. Sa belle-sœur ne les accompagne pas, car ils sont installés au village et ont besoin que des personnes restent pour entretenir leur maison et rester avec les enfants qu'ils ne souhaitent plus emmener en transhumance. Malgré son âge, Nina continue donc de partir, ce qu'elle explique par son besoin de lait :

« J'ai l'habitude de boire du lait et je ne veux pas en manquer. Mon frère ne peut pas me laisser de vaches alors je vais avec lui »

La transhumance avec son frère est plus difficile qu'avec son mari. Elle n'a pas confiance en son neveu et doit surveiller tout ce qu'il fait.

Nina regrette la transhumance d'avant qu'elle a vu changé au fil du temps. Traditionnellement, les communautés beïdanes vivaient dans des kheymas, tentes en laine de mouton et de chameau. Sa mère en avait une. Mais une fois mariée, elle est passée à la tente en tissu pour la transhumance. Aujourd'hui, les moutons qui produisaient la laine ont disparu et du tissu est disponible à la vente. Si elle sait tisser une tente en tissu, elle n'a pas transmis ce savoir-faire à ses filles.

« J'ai vécu à une époque où c'était valorisé. Ce n'est plus le cas avec la nouvelle génération. Alors ça ne sert de rien de leur apprendre. Et puis il n'y a plus de laine »

Ce n'est pas la seule chose qu'elle n'a pas appris à ses filles. Maintenant que des bidons sont disponibles à la vente, c'est plus facile de les acheter, elle ne fabrique donc plus de girba. Si elle n'a pas transmis tous ses savoir-faire à ses filles, elle les a envoyées à l'école bien qu'elle n'y soit jamais allée car elle a conscience que « les temps ne sont plus les mêmes ».

« Ne pas instruire ces enfants, c'est un grand handicap. C'est pour ça que nous nous sommes fixés »

Elle souhaite donc aujourd'hui un autre mode de vie pour ses enfants, consciente que ce qu'elle a connu n'existe plus et que les jeunes générations aspirent à un autre mode de vie.

« Je souhaite que mes petits-enfants soient des hakem, des gouverneurs, des administrateurs pour aspirer à une vie meilleure »

Malgré tout, Nina est nostalgique de la transhumance d'avant.

« La vie nomade, c'est la découverte. J'étais jeune, je buvais du lait, j'étais en bonne forme, je n'avais aucun souci. Nous buvions du lait de chamelle alors nous étions en très grande forme, en très bonne santé. Nous passions notre temps dans la nature. Nous aimions nous retrouver entre jeunes femmes pour causer et jouer au zig. Nous formions des équipes et les vainqueurs étaient glorifiés. C'était la joie. On jouait au tam-tam, on égorgeait une bête. C'était une grande fête. C'était une belle vie. Mais maintenant je prends de l'âge, je ne peux pas continuer ainsi. »

***

Tous les autres témoignages sont disponibles en annexe.

4. Conclusions et perspectives

4.1. Principaux résultats

L'objectif de cette étude était de « mettre en lumière le rôle des femmes tout le long du processus de la transhumance » ; de « souligner les dynamiques et les stratégies familiales derrière les transformations de la pratique de la transhumance » ; et enfin « d'identifier les problématiques que rencontrent les femmes dans le milieu transhumant mais également les opportunités que cette sédentarisation encore nouvelle permet ».

Il est apparu que les femmes ne partent presque plus, mais qu'elles gardent un rôle important dans la transhumance, notamment dans la préparation au voyage des hommes et dans la ration qu'ils emportent avec eux. En revanche, une des hypothèses était que les femmes jouaient un rôle important dans le dessin des parcours, ce qui n'est pas apparu dans les présents témoignages. Dans les 11 cas étudiés ici, toutes les femmes ont expliqué le même procédé : quelques hommes partent en prospection pour trouver du pâturage avant d'être rejoints par le reste du groupe. Le trajet est également influencé par les rencontres faites sur le chemin. En revanche, ce sont bien les femmes qui appellent les hommes pour leur dire quand ils peuvent revenir.

Si les femmes ne partent quasiment plus, il est nécessaire de nuancer la formule « fin de la mobilité familiale ». En effet, les hommes continuent de partir avec leur fils afin de leur transmettre leur savoir faire. Cet enjeu de transmission est fondamental pour préserver cette modalité d'élevage. On assiste donc à la fin de la mobilité féminine et des personnes âgées. Mais la transmission de la transhumance se fait encore de père en fils, cela reste donc une mobilité familiale, mais exclusivement masculine.

La sédentarisation des familles est essentiellement apparue comme la réponse à un enjeu foncier et à l'évolution du contexte climatique qui rend la transhumance plus difficile (notamment en raison de l'éloignement des points d'eau et de la raréfaction des pâturages). Les questions de la sécurité et de la santé ont été brièvement mentionnées, mais n'apparaissent pas comme des facteurs majeurs, ce qui est un résultat à nuancer en raison de la faiblesse de l'échantillon. L'accès à l'éducation est apparu comme facteur majeur de la baisse de la mobilité dans le milieu beïdane et reste considéré comme une opportunité dans toutes les localités visitées.

La fin de la mobilité, mise à part pour une femme, n'est pas vécue/décrit comme une contrainte. Le quotidien reste difficile, mais le fait de ne plus avoir à se déplacer représente un

certain gain de repos pour les femmes. Cependant, elles rencontrent toujours des difficultés dans leur quotidien. Si les tâches ne sont pas nécessairement plus importantes quand les hommes sont partis, leur dépendance à la ration qu'ils ont laissée peut-être difficile à vivre. La raréfaction des pâturages est aussi problématique pour les personnes restées au village avec les petits animaux qui doivent donc partir à la recherche d'herbe ou avoir la possibilité d'acheter de l'aliment bétail. Si personne n'a dit manquer d'eau dans son village, la puiser reste une corvée et plusieurs des jeunes femmes ont exprimé leur désir pour un château d'eau ou une pompe.

Malgré les difficultés évoquées, la fixation des femmes présentes également des opportunités encore peu explorées ou développées.

4.2. Des opportunités à développer

Plutôt qu'en termes de besoins, il peut être pertinent de raisonner en termes d'opportunités. En effet, les femmes n'ont pas toujours su énumérer leurs besoins ou lier des difficultés à des demandes spécifiques. Ces hésitations peuvent s'expliquer par le monde assez fermé dans lesquelles elles évoluent. En effet, elles vivent toutes dans des endroits enclavés éloignés du goudron sans réelle connaissance des projets en cours. Pourtant, la sédentarisation des femmes apporte avec elle de nombreuses opportunités en termes d'accès à l'éducation, à la santé et à l'indépendance financière et alimentaire.

L'accès à l'éducation n'est pas le même selon les localités visitées. Seul le village peulh ne dispose d'aucune infrastructure scolaire. Il ne s'agit pas d'un choix mais d'une contrainte. Le chef du village a fait la demande d'une école et d'une mosquée il y a deux ans, demande restée sans réponse. La création d'une école demande un suivi administratif et le village pourrait bénéficier d'un accompagnement en ce sens.

L'accès à l'éducation n'est pas seulement une question d'infrastructure. Une fois en place, il est nécessaire que les filles aillent à l'école et que leur parcours scolaire ne soit pas écourté par un mariage ou une grossesse. Il y a donc un travail de sensibilisation à mener afin de maintenir les enfants à l'école. Il est important de préciser que, dans les cas où une école est à proximité, la transhumance n'est pas un facteur d'abandon de l'école maintenant que les familles sont sédentarisées. La transhumance étant également raccourcie, les jeunes garçons peuvent ne la pratiquer pour l'apprendre que pendant les vacances scolaires.

Afin d'améliorer leur sécurité alimentaire, des jardins sont cultivés dans le village beïdane et dans le village harratin. Quelques femmes du village peulh ont exprimé leur envie de pouvoir avoir un jardin mais déploré le fait que ce ne soit pas possible en raison de l'affluence des animaux à l'entrée du village. Pourtant, les femmes étant fortement dépendantes de leurs maris et de leurs fils absents environ 7 mois de l'année, elles pourraient gagner à pouvoir cultiver une

partie de leur alimentation mais également celle de leurs petits ruminants. Il y a une réflexion à mener sur comment installer des jardins dans une zone de passage. Un projet de jardin doit s'accompagner d'une réflexion autour de la quantité d'eau disponible et des moyens à disposition pour la puiser sans trop alourdir le quotidien des femmes majoritairement en charge de cette tâche.

La fixation des familles n'est pas synonyme d'une vie plus facile pour les femmes rencontrées, même si les charges de travail sont réduites. Le besoin qui est le plus revenu lors des entretiens est « le besoin de repos ». Générer des revenus semble l'option la plus facile pour en avoir. Ce qui est acheté n'est plus à faire. Il s'agit de trouver l'équilibre entre ce qui peut être acheté sans perdre des savoir-faire constitutifs non seulement d'une identité mais également propice à l'autonomie et la non-dépendance à des moyens financiers.

Toutes les jeunes filles rencontrées ont ou ont déjà eu une petite activité génératrice de revenu, principalement dans le commerce. Cependant, certaines activités sont abandonnées par manque de gains. Pourtant, les jeunes femmes savent faire beaucoup de choses de leur main en termes d'artisanat (couture sur voile, bijoux, objets du quotidien). Ces savoir-faire pourraient être valorisés et sources de revenus. Les femmes ont également pu développer des compétences en termes de santé et notamment concernant les accouchements. La traductrice de la mission a mentionné la possibilité pour les femmes de se former à l'accompagnement des grossesses par le gouvernement. Une fois formée, ces femmes peuvent rester dans leur village et donner quelques soins et reçoivent une compensation financière. C'est une piste à explorer pour répondre aux besoins en services de santé et à l'autonomisation des femmes. Piste à prendre avec vigilance pour ne pas encourager les accouchements à domicile sans présence médicale.

Cette étude s'est intéressée à la place des femmes dans la transhumance et au dynamique en cours. On observe aujourd'hui un fort intérêt pour le pastoralisme et notamment la jeunesse pastorale. Un des enjeux de cette étude était d'ailleurs d'identifier des perspectives pour cette jeunesse. Cependant, il faut faire attention à ne pas mettre les jeunes hommes et les jeunes femmes dans la même catégorie. En effet, parler de jeunesse cache des disparités de genre importantes. Il est donc fondamental de penser à ouvrir les perspectives pour les filles au même titre que pour les garçons, et ce dans tous milieux confondus.

4.3. Recommandations

Objectifs	Conclusions
• **Mettre en lumière le rôle des femmes tout le long du processus de la transhumance et comment ce rôle a évolué selon les grandes mutations en cours**	• Les femmes étaient chargées de responsabilités importantes pendant la transhumance. Le fait de ne plus partir est un soulagement (ne plus avoir à se déplacer, pouvoir entretenir son habitat, ne pas avoir la charge des animaux). • Néanmoins, le quotidien reste similaire dans le contenu des activités attribuées principalement aux femmes. Elles gardent un rôle important dans la préparation au départ des hommes. • Maintien d'un attachement au mode de vie transhumant mais principalement destiné aux garçons.
• **Souligner les dynamiques et les stratégies familiales derrière les transformations de la pratique de la transhumance**	• La baisse de la mobilité familiale : une décision à échelle variable (villageoise, familiale, individuelle) • Faciliter le parcours : les hommes sont soulagés de ne partir qu'avec les animaux et sans les enfants et les vieilles personnes, bien que la présence des femmes leur manque en raison de toutes les charges dont elles étaient responsables. • Enjeu foncier : les familles sont à présent installées dans des villages et il est préférable que des membres de la famille reste pour protéger les infrastructures. • Maintien de la mobilité familiale mais principalement entre père et fils • L'accès à l'éducation apparait comme un facteur ou une conséquence selon les milieux étudiés.
• **Identifier les problématiques que rencontrent les femmes dans le milieu transhumant mais également les opportunités que cette sédentarisation encore nouvelle permet**	Problématiques : • Interdépendance entre les groupes partis en transhumance et ceux restés au village par rapport à la sécurité alimentaire • Manque d'infrastructures scolaires, sanitaires et maraichères (contexte variable) Opportunités : • Accès aux soins et à l'éducation • Développement d'activités génératrices de revenus • Mise en valeurs des savoir-faire traditionnels et artisanaux

Tableau 2 - Résumé des objectifs et des résultats de l'étude

Les recommandations issues de la restitution du 24 janvier 2023	Piste à développer
1. Amélioration des conditions de vie pendant les périodes de mobilité que ce soit pour les hommes ou pour les femmes	- Etudier l'attractivité du métier de bergers et d'éleveurs transhumants (notamment comment est vécue l'absence des femmes pendant les parcours) - Mettre en valeurs les opportunités que permet la sédentarisation des femmes et des enfants (éducation, santé, travail, sécurité alimentaire) - Alléger la charge de travail des femmes - Assurer la sécurité alimentaire des femmes pendant l'absence des hommes (développement de cultures maraichères et fourragères) - S'assurer de l'accès aux soins et à l'éducation
2. Autonomisation des femmes	- Faire connaitre et accompagner les femmes dans la création d'activités génératrices de revenus - Former les femmes à la création et à la gestion d'activités génératrices de revenus (transformation alimentaire, artisanat, soins, gestion)
3. Transformation du système d'élevage	- Etudier les différentes possibilités de mobilité du troupeau entre mobilité totale et mobilité partielle, notamment par rapport aux vaches laitières - S'assurer de la sécurité alimentaire des groupes en transhumance et des groupes au village tout en préservant le cheptel
4. Prendre en compte les disparités de genre dans les recherches et projets concernant la jeunesse	Les opportunités ne sont pas les mêmes pour les hommes que pour les femmes. S'intéresser à la jeunesse nécessite donc d'être vigilent quant aux obstacles et aux opportunités qu'ont les différents groupes sociaux, notamment la différence femme – homme.

Tableau 3 - Résumé des recommandations issues de la restitution du 24 janvier 2023

Annexes

Bibliographie

Amsidder Lina, 2022, Pratiques locales de médiation des litiges agro-sylvo-pastoraux en Mauritanie, Iram, Montpellier.

Bertaux, D., Singly, F. de, 2016. Le récit de vie, 4e éd. ed, 128. Armand Colin, Paris.

Boulay, S., 2003. Organisation des opérations techniques féminines de fabrication de la tente dans la société maure (Mauritanie). jafr 73, 107–120.

Dia, A., Duponnois, R. (Eds.), 2013. Le pastoralisme en Afrique subsaharienne, in: La Grande Muraille Verte : Capitalisation Des Recherches et Valorisation Des Savoirs Locaux, Synthèses. IRD Éditions, Marseille, pp. 12–31.

Evrard, C., Pettigrew, E., 2022. Femmes du Sahara-Sahel : transformations sociales et conditions de vie. L'Ouest Saharien 16, 13–31.

FAO, 2021. Évaluation genre des secteurs de l'agriculture et du développement rural : Mauritanie. FAO.

Gouvernement Mauritanien, 2014. Loi d'Orientation Agropastorale.

Grdr, 2020. Histoire de résilience (agropastorale). Guidimakha, Mauritanie.

Ministère de l'économie et des finances, 2012. Stratégie Nationale de Sécurité Alimentaire (Partie 1).

Ministère de l'élevage, 2017. Plan National Du Développement De L'élevage 2018-2025.

Ministère des affaires économique et du développement, 2013. Programme National d'Investissement-Agricole et de Sécurité Alimentaire pour la Mauritanie.

Ministère des affaires économique et du développement, 2012. Stratégie Nationale De Protection Sociale En Mauritanie.

Ministère des affaires économique et du développement, 2011. Cadre Stratégique de Lutte contre la pauvreté.

Ministère des affaires sociales, de l'enfance et de la famille, 2008. Plan D'action National Pour La Femme Rurale.

Ministère du Développement Rural, 2013. Stratégie de Développement du Secteur Rural Horizon 2025.

NCG, 2017. RÉSILIENCES PASTORALES ET AGROPASTORALES AU SAHEL : Portraits de la transhumance 2014-2015 et 2015-2016 (Sénégal, Mauritanie, Mali, Burkina Faso, Niger) 248.

Oxfam, n.d. Crise alimentaire, genre et resilience au Sahel : Enseignements tirés de la crise de 2012 au Burkina Faso, Mali et Niger 64.

PRAPS, n.d. PROJET RÉGIONAL D'APPUI AU PASTORALISME AU SAHEL phase 2

RIMRAP, 2018a. Analyse des déterminants de la vulnérabilité des systèmes pastoraux et leur implicatin sur les ménages pastoraux et le travail des enfants dans l'Assaba, le Guidimakha, le Hodj El Chargui et le Hodh El Gharbi.

RIMRAP, 2018b. Renforcer la résilience des systèmes pastoraux et de l'agriculture pluviale Valorisation des diagnostics régionaux mise en perspective des analyses synthèse des besoins en recherche appliquée et formation.

RIMRAP COPCO, 2022. Rapport d'avancement semestriel (28 juillet 2021 - 27 janvier 2022).

Secretariat of the United Nations Convention to Combat Desertification, Internationaler Fonds für Landwirtschaftsentwicklung (Eds.), 2007. Femmes et pastoralisme : préserver les savoirs traditionnels, affronter les nouveaux défis. Secrétariat de la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification, Bonn.

UNESCO, 1994. Le rôle de la femme dans les sociétés pastorales et agro-pastorales dans le domaine de l'amélioration de la gestion des terres arides et semi-arides d'Afrique subsaharienne.

Grille d'entretien

Méthodologie de l'entretien : partir du moment présent puis demander comment c'était avant (avant mariage, avant un évènement marquant, par rapport à la génération précédente). Demander ensuite les facteurs de changement. Enfin, la perception de ces changements (positif, négatif, regret…).

Schéma de l'entretien :

- Maintenant → Avant → Pourquoi ça a changé ?
- Récit d'un phénomène → Explication → Perception

Thématiques	Maintenant (partir de l'actualité)	Avant (faire remonter les souvenirs : est-ce pareil que vos parents ? quand vous étiez enfants ? avant votre mariage ? avant d'avoir des enfants …)	Pourquoi ça a changé ? (Evènements marquants : mariage, enfants, …) Que préférez-vous ? Qu'est-ce que vous aimez dans cette activité ? Qu'est-ce qui a changé en mieux ? en moins bien ?
Cheptel : - Quels animaux avez-vous ? Quels animaux vous appartiennent à vous ? à votre mari ? - Etes-vous propriétaire ? bergère ? mari berger ? - Nombres de têtes			
Organisation de la transhumance : - Qui ? Quand ? Comment ? Où ? Combien de fois par an et combien de temps ? - Comment c'est décidé ? - Description des journées : départ, installation, déplacement, abreuvement…. - Est-ce que vous aimez partir ? - Est-ce que partir vous manque ? - Pour quelles raisons ? **Accès aux ressources naturelles** : - Etat des ressources - Situation sociale - Dimension sécuritaire - Cueillette, pêche, chasse **Organisation de ceux qui ne partent pas** : - Qui ? pourquoi ? - Implication dans l'organisation - Communication avec ceux partis - Charge de travail **Obstacles** : - Quelles sont les plus grandes difficultés rencontrées (laisser la question ouverte puis préciser)			

o Sécurité alimentaire o Sécurité o Accès aux ressources naturelles o Accès aux soins o Accès à l'éducation o Activités économiques o Autres			
Activités : - Activités d'élevage : soin animaux, traite, tannage, boucherie, vente, gardiennage → qui fait quoi dans la famille (hommes, femmes, enfants) - Habitat : où vivez-vous à l'année/pendant parcours et type de fabrication - Activités génératrices de revenus : stratégie derrière la diversification et connexion au milieu urbain - Evolution pendant parcours et hors parcours/quand une partie de la famille est absente			
Modes de transmission des savoirs : - Qui vous a appris ce que vous savez faire ? (en lien avec les activités citées) - Y a-t-il des choses que vous ont appris vos parents que vous ne pratiquez plus ? pour quelles raisons ? - Y a-t-il des savoirs transmis par vos parents que vous n'avez pas transmis à vos enfants ? pour quelles raisons ?			
Accès aux services sociaux : - Quel accès au centre de santé pendant parcours (demander cas précis : grossesse, accident, maladie) - Quel accès à l'éducation pendant parcours ?			

Récits des femmes (suite)

Village peulh

Sirra, 8 garçons, 1 fille pas mariée

La vie en transhumance

Avant, ils partaient à dos d'âne à plusieurs familles. Des hommes partent un peu en avance pour faire la prospection pour savoir où s'installer. Une fois arrivée à la première étape, les hommes font le thé et les femmes partent à la corvée d'eau, « et ainsi de suite jusqu'au Mali ». Ça dure comme ça plusieurs mois.

C'est à elle et autres femmes de s'occuper des animaux affaiblis, ce qui est très difficile.

> *« Quand les bêtes faiblissent, il arrive qu'elles ne puissent plus marcher. Elles sont à terre et il faut les soulever. Et c'est à nous les femmes de le faire. On s'y met à deux, une qui prend les cornes et une qui prend la queue de l'animal pour le soulever. »*

Ce n'est pas la seule tâche physique qui leur incombe car elles doivent également moudre l'aliment bétail. Toutes ces activités nécessitent de s'organiser entre femmes. Il y a celles qui cuisinent, celles qui font la corvée d'eau, celles qui vont chercher du bois et celle qui nourrissent les animaux.

> *« Quand c'est la sécheresse, il faut aller escalader les montagnes pour trouver de l'herbe et la donner aux animaux »*

En revanche, elle ne fabriquait pas d'abris pendant la transhumance par manque de temps. Elle nouait des nattes entre elles pour en faire des abris et les hommes pouvaient s'abriter sous les charrettes.

Le voyage était difficile par ce qu'ils partaient à dos d'âne donc il fallait beaucoup de temps pour arriver à destination. Il faut se dépêcher d'arriver avant la nuit pour trouver le point d'eau quand personne ne peut le leur montrer. Et il faut que les femmes fassent toutes les corvées nécessaires pour préparer à manger. Il faut aussi faire des lits en hauteur par mesure de sécurité au cas où il y a des bêtes sauvages pour protéger les provisions.

« Tout le long du trajet il y a des problèmes, on travaille jour et nuit. Il n'y a pas de repos. Soit on marche, soit on travaille »

Quand elle était petite, elle n'avait pas de souci par rapport à la transhumance. Maintenant qu'elle est une femme, sa charge est importante et il y a des responsabilités qu'il faut assumer.

L'accès aux soins pendant la transhumance

« La vie nomade, c'est très dur. Même en état de grossesse tu dois travailler. Que tu aies l'enfant sur le dos ou sur le ventre, tu travailles »

Quand on est malade en transhumance, si ce n'est pas trop grave, la personne continue le chemin. Quand ça s'aggrave, il cherche un moyen de locomotion pour chercher un centre de santé. Aujourd'hui, si quelqu'un est malade, il y a un petit village de maures. Ils vont jusque-là puis le lendemain ils vont à Teintane. Maintenant qu'ils sont installés au village c'est plus facile.

Ce sont les hommes qui décident. Maintenant que son mari est décédé, ce sont ses fils qui décident.

Deux de ses fils sont encore petits et surveillent le petit troupeau. Les grands partent. Ils laissent une partie de leurs animaux dont elle s'occupe en allant chercher de l'herbe sur la colline. C'est difficile de prendre soin des animaux quand ses fils sont partis. Par ce que toutes les tâches qu'ils font, c'est à elle de le faire.

Quand la provision est finie, elle appelle ses fils pour les informer qu'elle doit vendre un animal et qu'ils lui donnent le feu vert. Elle a eu des animaux de son père à son mariage mais ce n'est pas elle qui décide.

Savoir-faire

C'est elle qui a construit sa maison et celle de ses fils. Elle l'apprendra à son tour à ses belles-filles à leur arrivée dans leur maison conjugale, comme ses propres filles l'apprendront avec leur belle-mère après leur mariage.

Avant, les hommes chassaient mais aujourd'hui il y a moins d'animaux sauvages et il y a besoin de permis pour avoir des fusils.

Quotidien actuel & absence des hommes

Actuellement, elle répare sa case [entre notre première et notre seconde visite, la case a été terminé]. C'est à elle de le faire. Les hommes s'occupent seulement du toit.

« L'habitat, les hommes s'en foutent pas mal. Ce sont les femmes qui le font »

« Les hommes n'ont pas l'habitude de travailler. Certains ne partent pas pour ne pas laisser les femmes seules au village pour des raisons de sécurité. Il y a toujours des

hommes qui restent au cas où des étrangers arrivent. Et les hommes vont s'occuper des étrangers. Mais quant au travail, ça revient à la femme »

En l'absence des hommes, elle a aussi plus de temps pour fabriquer tout ce qui sera nécessaire à sa fille pour partir dans sa famille conjugale. C'est son devoir de faire en sorte que la future case de sa fille soit jolie et qu'elle apporte des cadeaux dans sa belle-famille.

Perspectives avec ka sédentarisation

Malgré la demande pour l'école et la mosquée, ils n'en ont toujours pas obtenu. Ils ne peuvent pas non plus faire de maraichage par ce qu'ils n'ont pas de clôtures. Leur village étant en plus proche d'un point d'abreuvement pour les animaux, cela risque de détruire leur culture.

Sentiment vis-à-vis de la transhumance

« J'ai aimé grandir dans la transhumance. C'était un plaisir »

Elle continue à aimer la transhumance mais elle prend de l'âge. C'est à ses enfants de prendre la relève. Maintenant qu'ils se sont créés un village, toute la famille ne peut plus se déplacer. Par ce qu'après s'être installés, ils sont tous repartis mais à leur retour, ils ont trouvé leurs maisons délabrées.

« On sait que si on n'habite pas le village, les gens vont prendre le bois qu'on y a pour le brûler. Tout est détruit et on doit tout reprendre à 0 »

Maintenant que ses fils ont grandis, ils peuvent partir et elle, elle peut garder la concession. Elle se trouve maintenant trop vieille pour endurer tout ça.

« Il y a des moments que j'aimais bien, mais maintenant que j'ai pris de l'âge je préfère rester. […] j'aimais l'ambiance entre femmes, notre organisation, nos moments de partage entre femmes de notre génération. »

« Je veux que la transhumance continue par ce que c'est notre culture »

Elle ne veut pas que sa fille parte mais si un jour son mari veut l'emmener elle n'aura pas le choix. Elle veut que sa fille se stabilise, qu'elle reste au village, prenne soin de sa famille et des travaux ménagers.

Une autre femme intervient et dit qu'elle veut que sa fille aille à l'école pour qu'elle ne souffre pas comme elle. Ce à quoi celle-ci répond qu'elle aussi mais elle ne sait pas si possible. Mais oui, elle voudrait bien que ses enfants aillent à l'école, travaillent dans l'administration et leur envoie de l'argent.

Abi, 26 ans, mariée depuis ses 15 ans.

Vie pendant la transhumance

Elle partait quand elle était avec sa famille mais ne part plus depuis qu'elle est mariée.

Elle trouvait du plaisir dans la transhumance mais c'était difficile avec les personnes âgées. Et au retour les maisons étaient délabrées.

Ce qu'elle aimait dans la transhumance, c'est qu'elle avait tout le temps le lait. Maintenant qu'elle ne part plus, elle n'a pas tout le temps du lait.

Maintenant

Et puis maintenant, elle doit aider ses beaux-parents.

Comme il n'y a pas d'herbe, ils ne peuvent pas laisser les vaches laitières. C'est un problème pour elle et pour les enfants. Les enfants pleurent tout le temps par ce qu'il n'y a pas de lait.

Elle ne part plus par ce que, déjà, il y a le problème du transport pour pouvoir acheminer toute la famille. Il y a aussi la corvée d'eau. Si l'eau est trop loin, les femmes ne peuvent pas y aller et les hommes doivent le faire. Sauf qu'il ne peut pas et surveiller les animaux et aller chercher l'eau. Alors pour diminuer les charges, c'est mieux de laisser la famille

« Tu ne peux pas et t'occuper de ta famille et de ton troupeau »

« Les hommes préfèrent partir seuls avec les troupeaux. Ils seront seuls avec les animaux et ils auront l'esprit tranquille par ce que leur famille n'est pas avec eux.

Ce qui est difficile pour elle qui doit rester, c'est quand la ration manque. Et parfois quand la ration manque, elle n'arrive pas à joindre son mari alors elle doit emprunter de l'argent aux voisins.

Pour les troupeaux qui restent là, vu qu'il n'y a pas d'herbe, il faut qu'ils achètent et qu'ils laissent un stock d'aliment bétail. Elle ne peut pas vendre les animaux par ce que ça appartient à la famille.

« Que mon mari soit absent ou présent, la corvée est toujours la même »

A part que son mari s'occupe de l'abreuvement des animaux quand il est là et qu'elle doit s'en occuper pour ceux qui restent quand elle est partie.

« je voudrai que mon mari soit là, que l'environnement soit propice pour qu'il reste ici s'occuper des animaux et me libérer un peu de mes charges »

Sa maman faisait de l'artisanat avec des écorces trouvées en brousse. Avec le modernisme, on utilise de la laine. En plus, avec la sécheresse, les herbes qu'ils utilisent sont plus difficile à trouver mais avec les bobines, ils ont une alternative. Et c'est plus reposant avec la laine.

« Elle veut que son fils hérite de son père » Puis elle change d'avis *« Je veux que mon fils étudie le coran et qu'il devienne marabout. Les marabouts chez nous, ce sont des rois. Les gens viennent les consulter et il devienne chef. A ce moment-là, il pourra ouvrir une école coranique et enseigner »*

Village haratin

Alina est partie une fois en transhumance et ne souhaite pas repartir.

« Plus personne ne fait de l'élevage, tout le monde fait de l'agriculture »

« Je préfère l'agriculture à l'élevage. Être berger, tu sues pour des animaux qui ne t'appartiennent pas. Alors que l'agriculture, tu es propriétaire, tu as le privilège de donner ou prêter. »

Village beïdane

Tara, 50 ans

Tara vient d'une famille de propriétaires de chameaux, de moutons et de vaches. Aujourd'hui, sa famille ne possède plus de chameaux en raison de la sécheresse. Elle ne part plus en transhumance mais reste pour s'occuper de sa famille et faire du maraichage. Aujourd'hui, Tara considère être à cheval entre la vie nomade et la vie sédentaire, deux modes de vie qui se complètent bien.

« Dans la vie sédentaire, tu es installé, il y a des infrastructures, tu éduques tes enfants qui peuvent aller à l'école. La vie nomade, c'est une période, c'est l'hivernage, la nature

et les animaux. La vie sédentaire, c'est du repos, tout est ta portée. Il y a l'eau et l'école »

La transhumance d'avant :

« La vie nomade, c'est arrivé dans des dunes toutes blanches. C'est beau. Et c'est là que tu dresses ta tente. »

Lors de la transhumance, il fallait trouver un endroit où l'herbe était abondante et y dresser la tente. Une fois le montage de la tente terminé, ce qu'elle faisait avec son mari ou avec d'autres femmes, elles se chargeait de préparer le thé pendant que son mari allait traire les chamelles. Avant, elle devait aussi piler le mile mais avec la sécheresse, cette céréale a été remplacé par du blé vendu directement en poudre, il y a donc moins à faire. Selon elle, s'occuper des animaux est une tâche qui revient à toute la famille. Même les petits jouent un rôle en gardant les petits animaux. Elle-même ne s'occupait pas directement des animaux mais préparait tout ce dont son mari avait besoin pour l'abreuvement, notamment la poulie faite à partir un tronc d'arbre et les cordes pour puiser l'eau.

Education

Elle n'est jamais allée à l'école, mais tous ses enfants y sont allés sauf l'ainé qui aujourd'hui continuent la transhumance. Le fait d'aller à l'école n'empêche pas de partir car la transhumance a lieu pendant les vacances.

Perception de la transhumance

Aujourd'hui, Tara ne part plus pour s'occuper de ses petits-enfants :

« Je ne pars plus depuis 2 ans. J'ai des enfants à l'école. Je ne veux pas les sacrifier »

Elle souhaite à ses petits-enfants un autre mode de vie que la transhumance qui est un travail très dur, surtout en période de sécheresse. C'est aussi en raison des problèmes liés à ce mode de vie qu'elle a abandonné. Les hommes doivent continuer car c'est leur seule source de revenu. Son fils ainé continue donc de partir mais sa famille ne va plus avec lui. Maintenant ? elle souhaite une autre vie pour ses petits-enfants.

« Je souhaite que mes enfants aient de grandes fonctions, qu'ils soient fonctionnaires. Si j'ai arrêté la transhumance, c'est pour les éduquer par ce que je souhaite le meilleur pour eux, et ce n'est pas la transhumance »

Disparition des savoir-faire :

Elle sait faire de l'artisanat comme les nattes par exemple mais ses filles ne savent pas le faire C'est fatiguant, ça prend du temps alors pourquoi le faire alors que maintenant, il en existe en plastique. On peut acheter tout ce qu'on faisait.

Photos artisanats

Figure 11 - Ancien fouet à lait, n'est plus utilisé de nos jours.

Figure 12 - Tissage d'un couvercle à calebasse en cours

Figure 13 - Objets du quotidien en calebasse et bois

Figure 14 - Calebasse transformée parles femmes et girba fabriquée par des femmes maures